58e ANNEE (6e SÉRIE) N° 6 5 FEVRIER 1948

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Fondé en 1879 par Mgr F. PERRIOT

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : **R. DESVOYES**

Toutes les lettres doivent être adressées à : Monsieur le Directeur de L'AMI DU CLERGE, à Langres (Haute-Marne)

Chèques postaux : Nancy 21.88

PRIX DES ABONNEMENTS :

FRANCE et UNION FRANÇAISE

Doctrine seule. .	200 fr.
Doctrine et Prédication	300 fr.

ETRANGER

Union Postale	Doctrine seule	250 fr.
	Doctrine et Prédication	350 fr.
Autres pays	Doctrine seule	300 fr.
	Doctrine et Prédication	400 fr.

On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du 1er *Janvier* de l'année en cours.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS-8e.

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. ». — I. L'organisation économique de demain, 81. — II. Le canal de Suez dans la stratégie future, 83. — III. Une curieuse ébauche de l'histoire de la maladie à travers les siècles, 84. — IV. La guerre actuelle des religions, 87. — V. Le comte du Nouy et la « Destinée humaine, 89. — VI. Prestiges de l'Inde, 92.

Questions de Science ecclésiastique. — La « Mission de Ramakrishna » : renseignements sur son origine et sa nature et le danger qu'elle peut présenter pour des esprits non formés, 93. — Comment agir à l'égard d'une divorcée qui a vécu, successivement, dans la maison de deux hommes célibataires ? Peut-on l'admettre à la confession et à la communion ? Faut-il l'envoyer communier dans une autre paroisse ? 95.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Compte rendu bibliographique : M. de Taube, 96.

PREDICATION

Carême sur la souffrance chrétienne. — I. La mauvaise souffrance, 33 ; — II. La bonne souffrance, 34 ; — III. La souffrance chrétienne, 36.

Dominicales liturgiques. — VI. 2e *Dimanche de Carême :* Le royaume du Dieu vivant, 38 ; — VII. 3e *Dimanche :* Le royaume de la justice, 39.

[1] Nous ne donnons que des instructions sur le temps liturgique pour n'être pas trop en retard sur le calendrier.

PETIT COURRIER

Q. — Depuis longtemps je cherche, sans parvenir à la découvrir, une édition de l'*Imitation du Christ*, avec texte *latin* et traduction *française* en regard.
Cela n'existe peut-être pas... ?

R. — Vous aurez toute satisfaction avec le vol. in-18 du R. P. Compaing, S. J., *L'Imitation de Jésus-Christ*, texte latin et traduction française rythmés. Tours, Mame, 1930.

Q. — Existe-t-il une œuvre qui, moyennant un versement fait d'avance, ferait dire des messes après le décès du souscripteur ?

R. — Il n'y a pas d'œuvre pour ce but. Mais vous pouvez vous adresser à votre évêché, ou à des Maisons religieuses où vous ferez un dépôt dans les conditions que vous préciserez.

Q. — Je cherche un ouvrage qui me serait fort utile : *Union avec Dieu* du R. P. *Dosda*, C. S. S. R. édité chez Téqui, en 2 volumes. Si cet ouvrage n'existait plus que me conseilleriez-vous pour le remplacer ?

R. — Dans le même esprit, vous pouvez utiliser : Charton, *L'âme transformée au Christ*, in-8 ; — *Pour vivre le Christ*, in-8 ; — Garénaux, *Sur les pas de Jésus-Christ*, in-8. Ces 3 vol. édités par la Libr. St-Paul, 6, rue Cassette, Paris-6e.

Q. — Connaissez-vous une vie intéressante de saint Bernard de Menthon, patron des alpinistes ?

R. — Le « millénaire » de sa naissance en 1923 a suscité une biographie très documentée : A. Pidoux de la Maduère, *S. Bernard de Menthon, l'apôtre des Alpes*, in-8 de VIII - 100 p., avec 25 photogravures, Paris, Desclée, 1924 ; — H. Ghéon, *La merveilleuse histoire du jeune Bernard de Menthon*, in-12 de 240 p., Paris, Blot, 1925, « mystère » basé sur la biographie.

Q. — *L'Ami du Clergé* ne pourrait-il pas donner une bibliographie des meilleurs ouvrages qui traitent de la question du sort des enfants morts sans baptême ; je serais désireux de connaître notamment ceux qui émettent ou rapportent l'opinion selon laquelle ces enfants pourraient être sauvés grâce au désir de leurs parents.

R. — Voyez l'article publié dans l'*Ami* du 15 janvier 1948, p. 17 et suiv., avec les ouvrages qui y sont indiqués et les articles antérieurs de l'*Ami*.

Q. — A la page 88 de *Monsieur Vincent* de Henri Lavedan (réédition de décembre 1947, chez Plon) je lis : « La reine Marguerite, qui se plaisait aux causeries savantes, avait auprès d'elle un docteur, controversiste fameux par son zèle et ses travaux contre les hérétiques. »

Je serais heureux de connaître le nom du docteur en question, ses œuvres, et éventuellement toutes sources biographiques ou bibliographiques s'y rapportant.

R. — Il ne peut s'agir que de Jacques Davy, plus connu sous le nom de *Duperron*, né à Saint-Lô, de parents calvinistes, le 25 nov. 1556, converti au catholicisme en 1577 ou 1578, lecteur du roi Henri III.

C'est lui qui catéchisa et convertit Henri IV. Il fut évêque d'Evreux, cardinal en 1604, et mourut à Paris le 5 septembre 1618. Voir son rôle auprès d'Henri IV, dans *Revue des Deux-Mondes*, des 15 juin et 1er juillet 1943 : *La Conversion d'Henri IV*, par L. Cristiani. — Duperron a laissé 3 vol. d'œuvres de controverse, éditées à Paris de 1620 à 1622. La liste, ainsi qu'une bibliographie, se trouve dans le *Dict. de Théol. cath.*, art. *Du Perron*, t. IV, col. 1953-60.

Q. — J'ai à faire la conférence suivante : La foi étudiée dans l'Ecriture Sainte. Etude du « Père des croyants » : Abraham. Comment caractériser sa foi ? Comment toute sa vie fut un « pari » pour la parole de Dieu ?

Montrer la connexion qu'il y a entre la foi et la béatitude du doux ? Quelles sont les conditions de la foi telle que nous l'enseigne l'Evangile ? Quels sont les caractères de la foi d'après l'épître aux Romains ?

R. — Votre sujet demande un travail personnel. Vous trouverez des éléments dans le *Supplément au Dict. de la Bible* (Letouzey), art. *Abraham*, surtout col. 19-23, art. *Foi* (dans l'Ecriture), t. II, col. 279-280, etc... Reportez-vous aussi à l'art. *Foi* du *Dict. de Théol. cath.*, t. VI, col. 122 et s. « Quelle révélation la foi suppose ». Voyez le commentaire des *Psaumes* dans la *Ste Bible de Pirot* (Letouzey). En dehors des Commentaires de l'*Epître aux Romains* de Lagrange (Gabalda) ou du P. Huby (Beauchesne), voyez Prat, *La Théologie de S. Paul*, surtout le t. II, p. 279-304 : « La foi principe de justification », et t. I, p. 202-205. Vous aurez intérêt à parcourir Lebreton, *La vie et l'enseignement de J.-C. N.-S.*, t. II, p. 471 et s. (Beauchesne).

P. 41. — L'ouvrage : *Philippe de Gueldre*, in-8 de 184 p., est en vente chez l'auteur : Abbé J. Henry, Clinique des Mines, à Briey (M.-et-M.), C. c. p. *90.26* Nancy, au prix de 128 f. ; franco, 140 f.

A. David. — **Angoisse et plénitude.** — In-8 de 248 p. — **Amour charnel de la patrie.** — In-12 de 172 p. — Ces deux ouvrages aux « Grandes éditions françaises », 35, rue de la Boëtie, Paris.

I. Sous le titre *Angoisse et plénitude* se trouvent réunis deux ouvrages. Le premier, intitulé *La retraite aux hommes chez les Dominicains*, s'adresse plus particulièrement aux incroyants. L'auteur, après avoir quelque temps partagé leur scepticisme, est revenu à la foi de son enfance. En traits sobres, mais singulièrement évocateurs, il décrit la paix qu'il a éprouvée dans les cloîtres dominicains à Rome, à Paris, au Saulchoir ; il trace le portrait de quelques religieux, tels le Rme P. Gillet ou le P. Lacordaire ; il évoque la splendeur de la liturgie pascale dans les basiliques romaines. Aucune discussion, mais seulement le tableau d'une des plus belles réalisations de la religion. Le lecteur de bonne foi tirera de lui-même la conclusion sous-entendue : Que valent, comparés à tant de noblesse, l'incrédulité et les vains plaisirs du péché ?

Le second est intitulé *Mon Père, répondez-moi !* L'auteur y a, selon son expression, inséré un « dialogue de la vie imparfaite et de la vie parfaite », consistant en lettres adressées par lui à un religieux dominicain, auxquelles celui-ci répond. Avec franchise et une touchante humilité, il expose ses difficultés sur des questions délicates auxquelles la religion est mêlée. Certaines d'entre elles se rattachent à de grands problèmes : les rapports de la raison et de la foi, l'attitude du chrétien devant la mort, les joies et les devoirs découlant du mariage, la civilisation, le romantisme et l'esprit chrétien. D'autres sont provoquées par l'actualité : les droits des religieux, l'affaire d'Ethiopie, l'*Anschluss* autrichien, la guerre civile en Espagne.

Sans se dérober sur aucun point à la curiosité légitime de son correspondant, mais sans se laisser entraîner non plus sur le terrain mouvant des contingences politiques, le religieux consulté s'élève avec sérénité dans la sphère des principes pour donner des éléments de solution conformes à la plus pure doctrine catholique. On découvre chez lui le théologien expérimenté qui évolue avec aisance dans les questions les plus subtiles. En même temps, ce qui n'est pas un mince mérite, il s'exprime en un style dépouillé de la terminologie d'école et adapté à des lecteurs cultivés, certes, mais versés avant tout dans la littérature moderne. C'est pourquoi ses lettres, qui forment comme autant de dissertations, sont une tranche d'apologétique du meilleur aloi.

II. Le titre *Amour charnel de la patrie* signifie sans doute que l'auteur est animé envers la France d'un patriotisme qui va jusqu'à la passion. Ecrit pendant la dernière guerre, en Amérique, ce livre décrit avec des expressions fortes et imagées la beauté de la terre de France et le joug cruel qui pèse sur elle du fait de l'occupation ennemie.

Mais les circonstances mêmes qui ont provoqué sa publication en limitent l'intérêt. Il consacre une large place aux prodromes de la guerre et à ce qu'on savait, à l'étranger, des sévices des Allemands dans les pays occupés. Il enveloppe dans une même réprobation tout ce qui touche à l'administration de Vichy. On y retrouve les théories politiques des démocrates populaires. Les événements ont marché depuis. Qui dirait encore aujourd'hui que Staline est le sauveur de sa patrie et du monde ou que les catholiques auraient dû soutenir les républicains espagnols contre Franco ? De même, attribuer l'armistice de 1940 à une trahison de généraux anti-dreyfusards désireux de renverser la république est un peu trop sommaire. Sur les cruautés nazies, l'homme le moins renseigné en sait plus, à présent, que ce que rapporte le livre. Disons donc simplement que celui-ci date.

Cl. Socorri. — **« L'oiseau de proie » (le Père Jogues).** — In-16 de 64 p., 24 f. — Edit. Plumon, 20, rue Thiers, Bayonne, 1946.

Sous le voile d'un pseudonyme, Mme François Dubourceau raconte agréablement aux enfants de France la tragique et héroïque histoire du saint Isaac Jogues. Quelques illustrations à la plume achèveront de ravir les jeunes lecteurs auxquels cette délicieuse petite plaquette est destinée.

Avez-vous remarqué

que vous ne recevrez pas d'avertissement du percepteur vous indiquant le montant du prélèvement exceptionnel de lutte contre l'inflation que vous avez à payer ?

Pour pouvoir vous libérer du prélèvement en souscrivant à l'emprunt

Calculez-le vous-même

Pour tous renseignements, adressez-vous à votre percepteur, à votre contrôleur des contributions directes, à votre banque, ou à votre notaire.

19

Achète, répare HARMONIUMS
même démolis
Organex, 105, r. Consolat, Marseille

L'épuisement nerveux

Perte des forces, fatigue au moindre effort, insomnies, anxiété, manque de volonté, mécontentement constant, maux de tête, de dos, de reins, etc.

Chez ceux qui souffrent de ces troubles comme chez ceux qui se plaignent d'inquiétudes inexpliquées, d'angoisses, de palpitations, de crampes, de raideurs, de tremblements, etc., le traitement magnésien au moyen des Dragées de Magnogène amène généralement un changement total. Grâce au Magnogène, le système nerveux est nourri, équilibré, « rechargé ». Le sommeil redevient paisible, la résistance à la fatigue augmente, on se sent de jour en jour plus vigoureux, plus maître de ses nerfs. La puissance physique et intellectuelle, la capacité de travail s'accroissent. Les Dragées de Magnogène sont en vente dans toutes les pharmacies. V. 1077 P. 8348.

VITRAUX D'ART

Maison de 1er ordre fondée en 1860
EXECUTE TOUS VITRAUX
(Anciens et Modernes)
Travaux artistiques de premier choix
Références, modèles, devis, sans engagement sur demande à
Maison BESSAC Antoine
GRENOBLE (Isère)

QUELS QU'EN SOIENT LES EDITEURS !

TOUS LES LIVRES RECOMMANDÉS PAR « L'AMI »

vous seront fournis par la

LIBRAIRIE MIGNARD

38, rue Saint-Sulpice — PARIS-6e

Sonneries Electriques de CLOCHES
BACH - METZ
Agence technique pour le Centre :
A. BACH fils, Ingénieur
21, Av. A.-Briand
Clermont-Fd.-Chamalières
(Puy-de-Dôme)

FILMS-FIXES

de toutes les éditions
PROJECTEURS
de toutes les marques
à la
Filmathèque St-François
Xavier COTTIN
33, rue Auguste Comte, 33
LYON
Catalogues sur demande

Exonérez-vous du prélèvement exceptionnel de lutte contre l'inflation en souscrivant avant le 14 février à la 1ère tranche de l'Emprunt en cours d'émission

On souscrit partout

20

PENSEZ AUX CADEAUX
pour la
PREMIÈRE COMMUNION

Offrez et faites offrir

LE
MISSEL VESPÉRAL ROMAIN
par
DOM LEFEBVRE

QUI EST EN VENTE DANS UN BEAU CHOIX DE RELIURES
...chez VOTRE LIBRAIRE

Demandez à votre Libraire les Images des Abbayes Bénédictines ERMETON et MAREDRET.

MANUFACTURE DE FLEURS ARTIFICIELLES

Fondée par Léon LHOMER en 1878

« *AU LYS DE PAQUES* »

BOURDIER - J. PLANTY

55, Rue Saint Placide, 55 — PARIS (VIe) — 35, Rue de Sèvres, 35

Téléph. : LITTRE 93-80 R. C. Seine : 651.598 Chèques Postaux : J. PLANTY, Paris 76-25

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

Tous nos modèles se font au choix, en étoffe ou en paillon et leur composition peut être modifiée au gré du client.

LYS TETE NATURELLE

en étoffe

Haut.	Pièce
0.50	560
0.65	650
0.75	980
0.90	1400
1.10	1650

Le même en paillon or

Haut.	Pièce
0.50	1280
0.65	1730
0.75	2030
0.90	2700
1.10	3450

Se fait aussi en paillon de couleurs, fleurs argent, feuilles or ou vertes

BOUQUET DE ROSES

en étoffe

Haut.	Pièce
0.75	1360
1.00	2100
1.10	2400
1.20	3000

en paillon or ou couleur

Haut.	Pièce
0.75	2250
1.00	3000
1.10	3300
1.20	3600

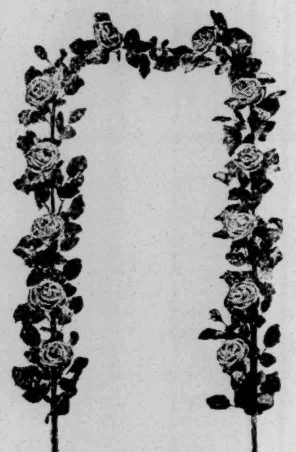
Pour le Sacré-Cœur ce bouquet se fait aux mêmes prix en roses et marguerites

Jolie branche de rose, ton au choix
1 grosse rose
1 bouton

en étoffe :
pièce . . 210
en paillon :
pièce . . . 350
en papier crépon :
pièce . . . 95
(sans bouton)

BRANCHE DE LIS
étoffe

1 lis moyen	135
2 lis —	260
3 lis grands	390



AUREOLE ET CROISSANT

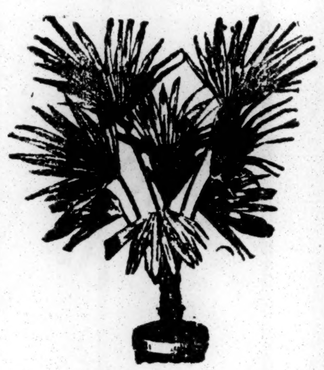
en roses ou en lys en étoffe ou en paillon

L'auréole : étoffe Haut.	Pièce	paillon or ou couleurs Haut.	Pièce
0.90	2200	0.90	4400
1.00	2600	1.00	5200
1.10	3250	1.10	6300

Le Croissant

en étoffe : 650 - 1500 - 1800
en paillon : 1800 - 2200 - 2800

PALMIER



en étoffe ou en rodoïd
Haut. 0 m. 90 = 1650

Mise sur pied corbeille, par pied : 150 francs

Les prix ci-dessus sont donnés sous réserve des hausses intervenant après leur publication

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

58e ANNEE (6e SÉRIE) N° 6 5 FEVRIER 1948

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'organisation économique de demain. — II. Le canal de Suez dans la stratégie future. — III. Une curieuse ébauche d'histoire de la maladie, à travers les siècles. — IV. La guerre actuelle des religions. — V. Le comte du Nouy et la « Destinée humaine ». — VI Prestiges de l'Inde.

I

Où allons-nous ? Qui n'a proféré ou entendu cette interrogation, tantôt angoissée, tantôt ironique, mais toujours nuancée ou d'inquiétude ou de blâme ? Où allons-nous, au point de vue moral, religieux, au point de vue politique, international ? Dans tous les domaines, on a l'impression d'une mue gigantesque de l'humanité. Certaines valeurs se déclassent, d'autres surgissent. En général, on craint que les premières — celles qui se déclassent — ne soient les valeurs-or, les vieilles vertus comme les vieux louis d'or que beaucoup de nos jeunes n'ont jamais vus ! Quant aux valeurs montantes, elles seraient, pour la plupart, des valeurs-papier, des fruits d'une monstrueuse inflation. Tous les observateurs et les écrivains se penchent sur l'avenir, pour vaticiner à qui mieux mieux. Il n'est pas jusqu'aux auteurs spirituels et aux théologiens de profession qui ne scrutent l'avenir, comme s'ils doutaient du passé. N'avons-nous pas vu se poser la question : *Vers quel type de sainteté allons-nous ?* Comme s'il pouvait y en avoir un qui diffère sensiblement de celui qui est tracé dans l'Evangile et les Epîtres des Apôtres, et de celui qui a fait dans le passé les martyrs et les saints. Le R. P. de Lubac a, lui aussi, traduit cette anxiété de la grande « mue » actuelle, en écrivant, pour les *Etudes* de novembre et décembre 1947, un pénétrant article intitulé : *La Recherche de l'Homme nouveau.* Il conclut naturellement que l'« homme nouveau » ne saurait avoir d'autre modèle que Jésus-Christ, à qui le Créateur a décrété que nous devrions être « conformes », selon le mot de saint Paul (Rom., VIII, 29).

Dans un domaine tout autre, c'est la même question que se pose Thierry Maulnier, dans *Hommes et Mondes* (décembre 1947). Son article a pour titre : *L'héritage de la bourgeoisie*. Lisons-le.

« Tout le monde ou presque, commence-t-il, est d'accord pour admettre que la bourgeoisie agonise, que, son essor s'étant confondu avec celui du capitalisme individualiste et libéral du XIXe siècle, son déclin est nécessairement amené par le déclin de ce capitalisme lui-même. »

Mais si la bourgeoisie disparaît, qui la remplacera ? Si la succession est ouverte, qui s'emparera de l'héritage ? Si la bourgeoisie remplissait une fonction, sans laquelle son privilège eût été inconcevable, à qui reviendra le devoir d'assumer cette fonction ?

C'est ce que l'on ne voit pas très bien encore. Les grands mots de la propagande révolutionnaire ne font que répandre de la brume autour du problème. Quand la bourgeoisie prit la place de la féodalité, en 1789, elle ne dit pas : je prends la place. Pas du tout : elle couvrit ses ambitions d'un habile « slogan », elle inscrivit sur tous les murs la devise : *Liberté, Egalité, Fraternité !* C'était, on s'en souvient, cela « ou la mort ». La Révolution se fit. La bourgeoisie s'installa dans toutes les places lucratives, et elle crut que la Révolution était finie. De nos jours, la même substitution est en train de s'accomplir. Le slogan a changé. On ne dit plus : Liberté, Egalité, Fraternité, mais Dictature du Prolétariat, Démocratie nouvelle, Lutte des classes, etc., etc. Ecartons ces slogans, que voyons-nous ? En U. R. S. S., le communisme a balayé la bourgeoisie. Mais qui commande, qui a les places, les privilèges, les hauts salaires, les cartes d'alimentation privilégiées ou multipliées, qui occupe les palais, roule dans les voitures de luxe et vole dans les avions officiels ? Une oligarchie que Thierry Maulnier appelle *politico-bureaucratique*. Nul pays n'a établi autant de distance entre le pauvre et le riche, entre le travailleur et le profiteur, entre l'esclave et le maître du régime. Ailleurs, partout ailleurs, oserait-on dire, une autre formule s'esquisse : l'avenir appartient à une coalition complexe dans laquelle le militant politique, le bureaucrate et le technicien s'épauleront l'un l'autre. Une chose est sûre, note avec raison notre auteur,

« c'est ce que le gouvernement du monde ne sera pas : il ne sera pas le gouvernement des « masses », parce que le gouvernement des masses est une pure fiction verbale, une hypothèse proprement inconcevable. »

Mais il ne sera plus le gouvernement du « bourgeois », tel que l'a connu le XIXe siècle.

Qu'est-ce donc qu'un bourgeois, au sens que nous voulons dire ? Pour le comprendre, il faut emprunter à un ouvrage récent de M. L. Salleron, sa distinction de deux types d'économie : l'économie en expansion et l'économie en contraction.

« L'économie en expansion, dit-il, dégage naturellement le maximum de liberté, le minimum d'Etat, le moteur du profit, bref tout ce qu'évoquent les mots de libéralisme, démocratie, individualisme, capitalisme, etc. L'économie en contraction provoque, à l'inverse, l'intervention, l'autorité, la distribution des tâches et des biens,

bref tout ce qu'évoquent les mots de corporatisme, socialisme, économie dirigée, étatisme, primauté du politique, etc. »

Le XIX^e^ siècle a été par excellence une époque d'économie en expansion. Jamais les détenteurs de ces deux choses : le capital-argent et le capital-audace d'entreprise, n'ont eu plus belle carrière. Les découvertes scientifiques se multipliaient, centuplant les capacités de la production : les grandes forces de la nature, le charbon, les chutes d'eau, le pétrole, furent domestiqués, utilisés, les terres vierges découvertes, mises en valeur, les peuplades arriérées incorporées à la grande famille humaine, toutes les richesses du globe jetées dans le circuit des échanges. Les chemins de fer, les bateaux à vapeur, plus tard les avions, transportèrent les marchandises et les hommes ; les télégraphes et téléphones, la radio transmirent des volontés et des ordres. Ce fut une ruée des individus et des peuples. Il y eut des concurrences formidables, déchaînant des guerres atroces et ruineuses. Mais les guerres elles-mêmes provoquèrent de nouveaux progrès techniques, et amenèrent l'inévitable révolution, à laquelle nous assistons aujourd'hui.

« Le phénomène de contraction a commencé avec ce que Paul Valéry a appelé « le temps du monde fini », le temps où il n'y a plus eu, pratiquement, d'espace libre dans la planète. »

Avec l'âge d'or de l'expansion a cessé l'âge d'or de la libre entreprise, et celui de la bourgeoisie. Reviendrons-nous au *statu quo ante ?* C'est impossible. On peut faire reculer le progrès religieux et moral, nous ne le savons que trop ; mais le progrès technique paraît, jusqu'à présent, indestructible.

Toutes les énergies actuellement au travail se sont portées dans cette direction. C'est dans les laboratoires, dans les usines qui se cachent au sein des déserts, en Amérique ou en Sibérie, que se trouvent les virtualités de notre avenir temporel. Selon ce que découvriront les savants, dans la poursuite de l'énergie atomique, mille fois plus efficiente et redoutable que les énergies antérieurement captées, ou dans l'étude de ces rayons cosmiques dont nous entretient sommairement André George, dans le même numéro d'*Hommes et Mondes*, la face du monde sera changée, et le sort économique des humains bouleversé de fond en comble, ce qui aura un retentissement nécessaire sur la vie intellectuelle, artistique, morale et religieuse.

Seulement, pour ces recherches nouvelles, la vieille bourgeoisie ne suffit plus. Elle était à l'échelle de l'ère industrielle du XIX^e^ siècle, elle ne l'est plus à celle de la recherche atomique. Il faut ici d'immenses capitaux ; l'Etat doit y intervenir de toute sa masse. Les Etats-Unis ont donné le branle ; la Russie soviétique s'engage à leur suite. Les petites puissances, et même les moyennes, comme la Grande-Bretagne appauvrie d'aujourd'hui et la France ruinée, doivent se borner à jeter des yeux d'envie sur les « deux grands » et à prendre rang, pour l'hypothèse non invraisemblable d'un conflit mortel entre eux...

Il est clair qu'en tout cela Karl Marx est complètement dépassé. Il a ratiociné contre la bourgeoisie, contre le capitalisme. Il a expliqué laborieusement et plus d'une fois fallacieusement, que la *valeur* d'un produit n'est rien d'autre que le travail qui s'y trouve incorporé, en sorte que le profit du capitaliste est un vol prélevé sur le travail de l'ouvrier. Certes, il avait raison sur plus d'un point : le régime capitaliste avait quelque chose d'antihumain, en ce qu'il maintenait le salarié dans une sorte d'infériorité à l'égard de l'employeur, et faisait de lui non seulement un étranger dans sa propre usine, mais un simple jeton, un rouage comparable à celui d'une machine.

Cela ne veut pas dire que le capitalisme n'a été qu'un sombre cauchemar, pas plus que la féodalité au temps où elle était nécessaire. La bourgeoisie eut de grands privilèges, au temps de sa domination, mais, ces privilèges étaient la contre-partie d'une fonction que seule alors elle était à même d'assumer. Quelle était donc cette fonction ? Regardez : qui a transformé matériellement notre ancien monde ? C'est évidemment le régime capitaliste, c'est l'esprit de libre entreprise, c'est la concurrence entre les firmes, entre les nations, entre les capitaines d'entreprises, entre les inventeurs, les réalisateurs. Quand on dit que la bourgeoisie s'est enrichie grâce au « surplus » du travail des ouvriers, à qui elle ne donnait pour salaire qu'un minimum qui tombait parfois — (peut-être doit-on dire souvent) — au-dessous du minimum vital, ou en tout cas du minimum familial, on dit sans doute une chose exacte. Mais il faut, pour être juste, considérer ce que la bourgeoisie a fait de la fortune ainsi obtenue. Et Thierry Maulnier rappelle que la tâche de la bourgeoisie fut *l'équipement économique du monde.*

« A cette tâche, sans précédent dans l'histoire économique du monde, il faut bien dire que la bourgeoisie n'a pas failli. Elle possédait dans son ensemble les qualités nécessaires pour la mener à bien, parce qu'elle était sérieuse, sans frivolité, sans vices insolents, économe, âpre à l'enrichissement, parce qu'en un mot l'esprit d'entreprise l'emportait de très loin chez elle sur l'esprit de jouissance. Le bourgeois du XIX^e^ siècle, j'entends le bourgeois type — les exceptions sont ici sans intérêt, — n'a rien d'un satrape. Du profit que rassemble entre ses mains le travail des ouvriers, les dividendes des sociétés dans lesquelles il a pris des intérêts, il ne prélève qu'une petite somme toute raisonnable pour sa consommation personnelle. Le luxe de la bourgeoisie industrielle du XIX^e^ siècle — châteaux, domesticité, équipages — est très loin d'être comparable à celui de la grande aristocratie terrrienne à l'époque de sa prospérité, ou des cours orientales, ou de la Rome des Césars ; il ne comporte pas ce goût du faste, cette folie de dilapidation insensée qu'on a vus à d'autres époques. Le mécénat lui-même n'est pratiqué par la bourgeoisie qu'avec modération et prudence. Les placements non productifs — œuvres d'art, bijoux, — ne sont considérés par elle que comme des investissements d'intérêt secondaire. En tant que classe dirigeante, la bourgeoisie a manqué d'éclat, elle n'avait pas le goût de la gloire et de la dépense ; elle avait le goût de l'argent et de l'espèce de puissance abstraite qu'il donne. Ce qu'elle entendait sans cesse retentir à ses oreilles, c'était l'appel aux capitaux frais lancé de tous les coins du monde, par une humanité ivre d'entreprises et de découvertes, tout entière dévorée par le défrichement de nouvelles terres et l'invention de nouvelles machines. La grande masse du profit réalisé dans la production était aussitôt investie dans la production. »

Nous avons cité longuement ; c'est que tout cela semble juste. A comparer ce qu'était la cour d'un hobereau du Moyen âge, la domesticité d'un petit

seigneur du XVIIe siècle, voire celle d'un cardinal, tel que Richelieu ou Mazarin, ou de tel et tel neveu de pape, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècle, et le train de vie de tous ces petits souverains d'Allemagne et d'Italie, il faut reconnaître que les grands industriels, sans en excepter ceux qui sont devenus milliardaires, n'ont pas eu le goût du luxe et de faste qui avait régné chez les « heureux de la terre », avant eux. Un Rockfeller, un Carnegie, et tant d'autres, n'ont pas affiché les allures d'un de ces grands seigneurs qui ne se déplaçaient jamais sans un cortège magnifique de pages et de gentilshommes, et toute une armée de serviteurs ou de clients et vassaux. De même, le Moyen âge a mis son luxe dans les belles églises. Quelle est donc la réalisation de notre bourgeoisie, que l'on puisse comparer aux œuvres collectives des âges de foi : une Notre-Dame de Paris, une cathédrale de Reims, d'Amiens, de Bourges, etc. ? S'il fallait construire une de ces merveilles aujourd'hui, par des moyens artisanaux, comme à cette époque, pour un seul édifice, combien de milliards faudrait-il ? La bourgeoisie n'a jamais vu si grand. Ses cathédrales à elle, ce furent les chemins de fer, les paquebots, les fonderies, les manufactures, etc.

Mais tout comme le Moyen âge ne croyait jamais faire assez beau pour Dieu et son Christ, de même le bourgeois n'a pas diminué son effort pour l'équipement industriel du monde.

Si ce fut là sa fonction historique, qui le remplacera dans cette tâche ? Qu'on ne nous parle pas de « vol » sur le produit du travail. Car les travailleurs finissaient par profiter, eux aussi, de l'expansion magnifique de la production. Tous les progrès techniques ont servi au peuple des travailleurs. Et dans le système marxiste, préconisé par les communistes, avec quoi peut-on financer les « plans quinquennaux », les recherches coûteuses et secrètes sur l'énergie atomique ou cosmique, avec quoi, si ce n'est avec le « surplus » du travail de millions de prolétaires payés, en U. R. S. S., avec des salaires de famine et traités comme des troupeaux immenses d'esclaves ?

Le problème qui se pose est donc le suivant : le capitalisme étant mort, le communisme n'étant pas viable, car il n'est qu'un supercapitalisme d'Etat qui broie les masses humaines, par quoi va-t-on remplacer l'un et l'autre ? Faut-il nous résigner éternellement au dirigisme, à la dictature d'un parti ou d'un homme ? A Dieu ne plaise !

Thierry Maulnier se borne à poser la question, et pour y répondre, il renvoie à l'ouvrage de M. Salleron : *Six études sur la propriété collective* (Ed. du Portulan) :

« On y verra comment l'auteur de ce livre imagine la possibilité d'un dépassement simultané du capitalisme et du socialisme, par une sorte de transmission amiable du monopole capitaliste, dans chaque entreprise, à l'ensemble des producteurs. Le statut juridique d'une telle transformation, qui ferait de chaque salarié le titulaire réel d'une part de propriété collective, serait un statut d'amortissement du capital. Chaque entreprise ou société rembourserait, par tranches successives, dans un délai fixé, son capital aux premiers propriétaires et libérerait ainsi des tranches de propriété qui seraient affectées intégralement à ses membres. En quelques dizaines d'années, le privilège capitaliste de la bourgeoisie pourrait être ainsi aboli sans violence et sans spoliation... »

Quant à la fonction de l'investissement constant des surplus du travail dans le progrès technique ou la rénovation du capital-moyen de production, elle serait dévolue à l'entreprise entière, devenue propriété collective, sauf pour les très grandes entreprises, ayant besoin du concours de toute la collectivité, c'est-à-dire de l'Etat.

Il pourrait se passer quelque chose d'analogue à ce qui arriva par la suppression du servage. On finit par s'apercevoir 1° que le servage était une atteinte à la dignité de la personne humaine, — mais 2° et surtout que le *travail libre* rapportait davantage au propriétaire que le travail servile, et favorisait mieux l'essor de l'agriculture. Il viendra un temps où le salariat disparaîtra, comme le servage. Mais ce n'est pas le communisme qui le détruira, car pour quiconque réfléchit et y regarde de près, il n'a fait que l'aggraver démesurément. Il faut, et ce sera aussi notre conclusion, dépasser à la fois le capitalisme et le marxisme, qui ne sont plus « à la page », ni l'un ni l'autre, après avoir rempli, l'un et l'autre, leur rôle historique, mais transitoire.

II

Avec René de la Bruyère, nous abordons, dans le même numéro d'*Hommes et Mondes*, un problème tout différent, mais qui nous place aussi d'emblée en face des nouveaux problèmes actuellement posés, en raison des conflits possibles. Il s'agit de la *Stratégie planétaire* et du rôle que doit y jouer le *canal de Suez*.

Remarquons le rôle croissant que joue non pas le canal creusé par Ferdinand de Lesseps, mais l'adjectif *planétaire*. On ne peut plus rien lire, qui ne se situe aux dimensions de la planète. La fréquence, sous ma plume, de cette épithète prétentieuse est parfois agaçante ! Mais il faut bien s'y habituer ; il faut penser de plus en plus large. La terre est devenue si petite pour nous !

Laissons de côté les souvenirs d'histoire autour de l'isthme de Suez. Il est sûr que l'Egypte peut tenir une place considérable, en tout conflit futur entre les grands peuples. Sans doute, le canal de Suez ne saurait plus bénéficier des grandes protections naturelles qui lui étaient assurées jusqu'ici. Le désert facilite, par ses immensités plates et dures, le passage des troupes mécanisées et des blindés. L'aviation se moque de tels obstacles. Cependant, au cours de la récente guerre, l'aviation s'est montrée pratiquement impuissante contre le canal. Du 29 août 1940 au 27 juillet 1942, il y eut 64 bombardements sur cet ouvrage, mais aucune installation essentielle ne fut atteinte. Aucun dégât grave ne fut à signaler. Au contraire les bâtiments administratifs de la Compagnie ont rendu de grands services aux Britanniques.

La possession du canal et sa libre disposition est donc un facteur essentiel, pour les énormes transports militaires de l'avenir. On sait la place immense que tient le pétrole dans l'armement moderne. Or, les pays de grande production pétrolifère sont ou seront à proximité du canal et tout le pétrole doit transiter par cette voie A l'assemblée générale de la Compagnie de Suez, du 24 juin 1947, on a établi que « le pétrole et ses dérivés ont constitué une masse de 8.371.000 tonnes, en accroisse-

ment de 72 % par rapport à la moyenne réalisée de 1933 à 1937. »

Or, l'événement capital, en cette matière, c'est l'arrivée des U. S. A. en Méditerranée. Sans doute l'Egypte revendique son indépendance totale, mais elle se pose sans ambages en adversaire du communisme. Les U. S. A. ont compris que les Britanniques ne pouvaient plus assumer la défense du canal, mais ils entendent bien prendre leur place.

« L'arrivée des Américains en Méditerranée est grosse de conséquences pour l'avenir de l'humanité. Ils prennent en main le sort de la Grèce et se posent en amis de la Turquie, pour arrêter la descente de l'ours polaire vers les eaux chaudes de la Méditerranée. Ce sont là des lignes avancées qui ont pour objectif principal la défense de l'isthme de Suez et la constitution d'un front embrassant un arc de grand cercle qui, partant de la baie d'Hudson, aboutit à l'Alaska, en passant par les îles britanniques, les Pyrénées, les Alpes, le Moyen-Orient et le Pacifique. »

Retenons ces indications. Elles dessinent un front immense et net.

On parle déjà de « la guerre froide ». S'il est vrai qu'elle doive se dérouler surtout au-dessus des régions polaires, en devenant « la guerre chaude », elle restera froide plus qu'aucune guerre antérieure. Dès maintenant, il est clair qu'il s'agirait à la fois d'une guerre économique et d'une guerre de civilisation. C'est tout le régime moral de l'humanité qui est en cause. Montrant les deux drapeaux égyptien et américain, déjà associés à Alexandrie, R. La Bruyère écrit avec justesse :

« On ne saurait s'y tromper. Ces deux pavillons défendent le même héritage. Celui du monde romain, dont le code, recueil d'usages préexistants, repose sur une pierre angulaire qui est le droit de propriété et la liberté individuelle. A ce code, le bolchévisme oppose le droit collectif et la soumission de l'individu à l'Etat. Or, c'est le long du Nil qu'est né le droit de propriété inscrit au livre des morts, et que l'Islam a consacré. Il est difficile de croire que l'Egypte, où l'eau elle-même se paie au poids de l'or, puisse renoncer aux facteurs matériels et moraux sur lesquels est fondée sa richesse, car elle est le pays où la terre a le plus de valeur et où le fellah se montre le plus attaché à la moindre motte de limon. »

Ajoutons que la civilisation romaine s'auréole chez nous de l'immense apport du christianisme, et qu'elle est désormais, pour nous, la civilisation gréco-latino-chrétienne, celle qui porte les espérances de l'humanité.

Au Congrès international du communisme de 1924, à Moscou, Lénine, définissant le contre-Evangile marxiste, disait que les Soviets avaient quatre alliés, et, au premier rang d'entre eux, il plaçait les peuples opprimés. Il entendait par là les peuples moins avancés englobés dans la colonisation des peuples plus civilisés. Ces peuples ont entendu l'appel à la liberté, à l'autonomie et à l'indépendance nationale, que leur jetaient les Soviets. Mais ils n'ont pas été assez naïfs pour se mettre sous la domination de la Russie communiste. Ils avaient pour se méfier, deux raisons très graves : 1° il n'était pas très utile de changer de maîtres, si l'on restait dans la sujétion ; 2° à contempler le sort des nations domestiquées par la Russie, il n'y a pas lieu de le trouver tellement enviable.

L'Egypte évolue vers l'indépendance nationale complète. Mais cette autonomie est conciliable avec un accord général sauvegardant la sécurité de l'isthme de Suez, en tant que voie maritime et aérienne. Les U. S. A. durcissent leur attitude contre le communisme ; ils le pourchassent hardiment et dans toutes les directions. Ils y sont opposés à la fois parce qu'ils sont le pays où l'individu jouit des plus grandes libertés, où la démocratie, entendue au sens le plus authentique, est le plus effective et aussi en raison des rivalités commerciales et industrielles que la Russie ne craint pas de leur opposer, dans toute la mesure où elle le peut. La défense du canal de Suez fait donc partie du système général de défense des peuples occidentaux et spécialement des Anglo-Saxons et Méditerranéens contre l'avance soviétique.

« En résumé, jamais le canal de Suez n'était apparu comme ayant un intérêt stratégique aussi grand. Il est en effet situé au point crucial de ce front planétaire que nous avons tracé sur la mappemonde, et qui sépare le droit collectif du droit individuel. Son importance ne découle pas seulement de sa situation géographique, au point faible de la soudure des trois continents, dans le cul-de-sac de la Méditerranée, mais aussi parce qu'il sert de transit à des richesses de toutes sortes, qu'il est voisin d'un immense bassin pétrolifère et agricole, ainsi qu'une voie de liaison internationale. C'est pourquoi les regards des peuples, anxieux de voir la paix régner sur le globe, se tournent vers ce mince ruban de mer bleue, enchassé dans les sables, que Ferdinand de Lesseps, avec l'appui du khédive Saïd, a creusé dans le désert, comme une tranchée et comme un fleuve. »

III

Ne quittons pas la même Revue, dans le même numéro. Voici une étude qui ne manque ni d'originalité ni d'intérêt. Elle a pour titre : *Civilisations et maladies*, et son auteur le professeur M. Sendrail y traite avec une haute compétence un sujet qui lui est familier.

Il débute pourtant par un mot de sainte Hildegarde que nous n'accepterions pas plus que lui sans restriction : « Dieu n'habite pas dans les corps bien portants », aurait dit la « prophétesse du Rhin ». C'était peut-être vrai de son entourage et de ce qu'elle connaissait du monde de son temps. Il y a en sens inverse un proverbe souvent cité, même par les auteurs spirituels : *mens sana in copore sano*.

Quoi qu'il en soit, il est exact que la maladie a un grand rôle à jouer dans la vie morale et religieuse de l'être humain. Elle est la révélation de notre faiblesse, de notre néant. Elle nous jette dans les bras de Dieu, notre réconfort et notre tout. Elle nous prosterne aux pieds du Crucifié. Toutefois, ce n'est pas là ce que notre auteur veut développer pour nous. Il va s'efforcer de faire, à grands traits, l'histoire de la maladie, pour nous faire voir le lien subtil qui unit « les maladies à la mode », en chaque siècle, avec la civilisation spéciale de ce siècle.

« Il a été écrit bien des histoires de la médecine. Il n'a jamais été écrit d'histoire générale et méthodique des maladies... Les maladies évoluent-elles donc pour leur propre compte ? On serait tenté de croire que l'humanité a pris livraison une fois pour toutes, dès l'origine, de l'assortiment complet de ses maux et que ce déplorable héritage s'est transmis, toujours identique à lui-même, de génération en génération. »

Cela est-il exact ? Le professeur Sendrail croit que non. Sans doute, il ne confond pas la maladie

et la connaissance que nous en avons. La maladie pouvait exister avant d'être nommée et d'avoir, en quelque sorte, un état-civil. Mais il semble que « les hommes n'ont pas toujours succombé aux mêmes maux, ni pâti des mêmes tourments. »

Parmi les maladies, nous distinguons d'abord les microbiennes. Or, il est sûr que ces sociétés infinitésimales ont, elles aussi, leurs révolutions et leurs exodes, leurs apogées et leurs décadences.

« On assiste parfois à des invasions microbiennes, au prix desquelles celles des Alains et des Vandales font modeste figure. Des germes nouveaux surgissent et manifestent soudain leur malfaisance, apportés d'un autre continent à la faveur des migrations humaines, de conquêtes et de colonisations. »

C'est nous qui avons apporté aux insulaires de Polynésie, à la fois les bienfaits de notre civilisation et le bacille de la tuberculose. En sens inverse, ce sont les croisades qui ont amené en Occident le rat noir, dont la puce propage la peste ; et l'Europe fut dévastée, notamment en 1348, par des pestes formidables, qui n'avaient pas d'autre origine. Quand les navires de Christophe Colomb revinrent des Antilles, ayant découvert un nouveau monde, en 1493, ils rapportaient le germe d'un mal terrible qui n'a cessé de faire des ravages en Europe, depuis cette époque et qui, à la suite de l'expédition de notre Charles VIII, en Italie, se répandit si soudainement et si furieusement dans notre pays qu'il porta durant un temps le nom de *morbus gallicus*. D'où venait le pâle tréponème qui en est l'agent actif ? On prétend qu'il avait été trans mis à l'homme, au moyen d'on ne sait quel commerce infâme, par le lama de la Cordillière des Andes. C'est dire que des maladies ont pu être engendrées au cours des âges par des contagions mystérieuses que les hommes primitifs avaient ignorées.

Parcourons cependant, très rapidement, les annales de l'humanité, pour indiquer les grandes lignes de l'histoire des maladies. La préhistoire, en nous parlant des hommes de Néanderthal ou de Cro-Magnon, n'a pas grand chose à nous dire de la façon, dont ils étaient affectés par les maladies. A examiner les squelettes de l'homme des cavernes, il semble qu'il soit mort plus souvent d'accident et de mort violente, dans sa lutte continuelle contre les éléments, les bêtes sauvages et ses semblables, que de maladie. Cependant, nos squelettes préhistoriques contiennent des traces identifiables :

Alors que la carie dentaire, le rachitisme, maux des époques de dégénérescence, semblent avoir été notablement plus rares au paléolithique que de nos jours, les lésions du rhumatisme chronique affectent un très grand nombre des squelettes recueillis par les préhistoriens : 20 % nous dit-on. L'homme de la Chapelle-aux-Saints, par exemple, montre sur son rachis des ostéophytes, des protubérances osseuses caractéristiques. »

Quoi d'étonnant à cela ? Tout le monde sait comment on parait alors à la crise du logement. Les grottes de nos ancêtres étaient singulièrement humides.

« L'art rupestre et le rhumatisme chronique seraient donc les attributs de la civilisation des cavernes. »

Conclusion modeste, mais qu'il serait difficile de dépasser, dans l'état actuel des archives de ces époques lointaines.

Que fut la pathologie des premières civilisations historiques, de l'Egypte, de la Babylonie, de l'Assyrie, de Crète et de l'Egée, de l'Inde védique ? Nous n'en savons rien. Voici toutefois une conjecture du professeur Sendrail :

« Le caractère incantatoire de cette médecine originelle — l'art curateur se réduisant en fait, presque toujours, à un exorcisme — pourrait nous laisser croire à la prédominance d'accidents morbides, plus sensibles que de nos jours aux thérapeutiques de la suggestion. On imagine que, dans ces vieilles sociétés « prélogiques » devaient effectivement foisonner les démonopathies. Il y aurait donc eu des civilisations à structure magique, dont les maladies ressortissaient peu ou prou à l'action de l'occultisme. »

Libre à nous de broder sur ce thème général, et d'interpréter ainsi un grand nombre d'indications, dont quelques-unes se retrouvent jusque dans l'Ancien Testament où certains états étranges jouent un rôle qui parfois nous étonne.

Avec le V^e siècle grec, nous entrons dans un domaine tout différent. Alors apparaît un génie celui qu'on a appelé « le père de la médecine », non, à vrai dire parce qu'il en fut le créateur, car elle avait toujours existé, depuis que la maladie avait fait son apparition dans le monde, mais parce qu'il en clarifia les principes, les méthodes, les appuya sur l'observation clinique, et livra à la postérité, dans un nombre imposant d'ouvrages, qui ne sont peut-être en partie que ceux de ses disciples, des préceptes qui ne cessèrent plus d'être médités, appliqués, corrigés, perfectionnés. J'ai nommé Hippocrate, né vers 460 avant notre ère et mort à un âge très avancé, à Larissa en Thessalie.

Ce qui caractérise la médecine grecque, c'est la recherche du « canon » de chaque maladie, analogue à la recherche du « module » dans la construction d'une colonne ou la sculpture d'une statue. Hippocrate part d'un acte de foi en la nature. Il croit, comme nos Saints Livres, que Dieu a tout fait avec « poids et mesure », dans l'harmonie et la beauté. Il estime donc que chaque maladie obéit à un ordre, à une loi, que chacune d'elles a sa « crise ».

Et il cherche à déterminer ce *cyclisme* de la maladie. C'est d'Hippocrate que nos ancêtres tenaient la certitude que le neuvième jour dans la pneumonie (ou tout au moins un jour impair) ou la fin du troisième septénaire dans la typhoïde, avaient une importance décisive.

Il faut admettre que ces observations répondaient à quelque chose, en ce temps là. Hippocrate était trop attentif pour parler dans le vide. Mais

« il nous faut bien en convenir, la plupart des maladies négligent aujourd'hui de s'astreindre aux lois numérales si minutieusement précisées par Hippocrate. Elles ne guérissent plus à jour fixe. »

Devons-nous pour cela douter de son exactitude ? Pas nécessairement :

« Il se pourrait que les maladies cycliques, à évolution régulière, fidèles au concept des jours critiques : paludisme, pneumonie, tétanos, fièvres éruptives, celles précisément dont nous entretient surtout Hippocrate, eussent été de son temps beaucoup plus répandues que de nos jours. »

Ou encore, il n'est pas invraisemblable que les maladies classiques revêtent, chez nous, des formes

complexes, dues à notre genre de vie, et qui en ont modifié le caractère et l'allure.

« Ainsi donc la grande époque de l'hellénisme aurait été celle des maladies cycliques, des maladies astreintes à la loi du nombre. Mais n'oublions pas qu'Hippocrate tenait sa conception des jours critiques de Pythagore et de l'école de Crotone, comme celle des quatre humeurs dérivait des méditations d'Empédocle. »

Franchissons les siècles. Nous voici au Moyen Age chrétien. Nous avons parlé de l'apparition de la peste, qui terrorisa le milieu du XIV^e siècle.

« Il est avéré aujourd'hui que la peste était restée ignorée en Europe jusqu'au Moyen Age. Car les prétendues pestes de l'antiquité, la peste d'Athènes, décrite par Thucydide, ou la peste antonine, n'avaient rien de commun avec la véritable peste bubonique, provoquée par le bacille de Yersin. Celle-ci n'avait pu se répandre auparavant en Occident, faute de son agent de dissémination habituel, le rat. Le rat, en effet, le rat noir, *mus rattus*, n'est apparu dans nos contrées qu'au XII^e siècle. Originaire des déserts d'Arabie et d'Egypte, il fut introduit dans nos ports du littoral méditerranéen par les vaisseaux des croisés. »

Le vrai vainqueur des croisades aurait donc été le rat, porteur de la Mort, et précurseur de la Danse macabre !

Une autre maladie du Moyen Age, ce fut la lèpre, qui a presque entièrement disparu, devant les mesures prophylactiques les plus violentes que relate l'histoire.

Arrivent les temps modernes. Nous les datons tantôt de la chute de Constantinople, en 1453, tantôt de la découverte de l'Amérique, en 1492, tantôt de la révolte de Luther en 1517. Au point de vue de l'histoire des maladies, il faudrait adopter la seconde de ces dates, car, nous l'avons dit, ce fut alors qu'apparut, revenant d'Amérique, la terrible contagion liée à l'abus des sensualités coupables. Comme le dit le professeur Sendrail :

« La terre s'enrichissait d'un continent. L'imagination s'enrichissait d'un éden. La chair s'enrichissait d'un stupre. »

Des bords du Tage, du Guadalquivir et de l'Ebre, ce fléau passa à Naples, où l'armée française vint le chercher ! Ce fut foudroyant. On n'imagine pas la quantité de traités en latin, dont il fut aussitôt l'objet. Au nombre des écrivains qui le prirent comme thème de leur observations et divagations, il faut nommer cet Ulrich de Hutten, qui fut l'un des plus ardents alliés de Luther, dans sa révolte contre Rome. Et ce n'est peut-être pas là simple hasard. Le professeur Sendrail nous prévient en effet que cette « maladie cynique »

« au moment même qu'elle tue, éveille dans les intelligences détruites des délires d'orgueil. »

Et il ajoute :

« Quelle maladie eût mieux répondu au faste à la fois impudique et sordide du siècle de Rabelais, de Brantôme et de l'Arétin ? »

S'il en est ainsi, si l'on peut attribuer les « délires d'orgueil » dont nous avons été récemment les témoins et les victimes à cette tare secrète, quel châtiment serait lié à ce « libre examen » dont les temps modernes sont si fiers, et dont la cause, en partie tout au moins, se trouverait dans une avarie de la santé humaine !

« Nul exemple, assure le professeur Sendrail, ne saurait établir, de façon plus révélatrice que celui de la Renaissance, qu'à l'origine des grandes révolutions de la pensée et des mœurs, il faut savoir chercher parfois un drame déroulé au plus intime des arcanes physiologiques. »

Avançons encore dans la suite des siècles. Voici l'âge du baroque. C'est celui des architectures grandiloquentes, des colonnades en trompe-l'œil, mais aussi des personnages corpulents et sanguins, à perruques et jabots, assortis de beautés plantureuses, accoudées à des nuées pansues, parmi lesquelles des amours à fossettes soulèvent des draperies opulentes. Cette humanité, celle du temps de Louis XIV, celle qu'a décrite Saint-Simon [1], est trop bien nourrie. Elle est suffoquée par l'excès des humeurs peccantes. Elle est victime des maladies de pléthore, de la congestion, de la surabondance. Les premiers rôles, dans les rangs des malades d'alors, sont l'obèse, le podagre, l'apoplectique, l'hydropique, l'hémorrhoïdaire. Nous y ajouterions aujourd'hui « l'hypertendu », avec toute la séquelle que comporte ce mot : hémorrhagies cérébrales, scléroses des artères et du sein, insuffisance du cœur. Et la thérapeutique répond nécessairement aux besoins du temps. Nous pouvons bien nous esbaudir, à la suite de Molière du reste, sur les procédés uniformes de cette thérapeutique : *purgamus, repurgamus !* Et en avant la lancette et le clystère ! Il est probable que c'était encore la méthode la plus simple et la plus pratique, pour le temps. A chaque maladie de ce siècle, on peut appliquer la définition que Sydenham donnait de la goutte : *morbus dominorum et dominus morborum*. C'est « le mal des seigneurs et le seigneur des maux ». Ne croyons pas du reste que la France de Louis XIV en eût le monopole. L'Angleterre des Georges en est encore davantage affectée. C'est bien « le mal des mylords », ceux qui sont peints par Hogarth ou Rowlandson, ceux qui roulaient sous la table, à la fin des banquets trop copieux, sous l'excès du porto et du xérès, qui avaient remplacé le *claret* (bordeaux) du Moyen Age. Quand le journal de Fagon ou de Daquin nous énumère les 312 saignées, les 890 clystères et les 200 purgations qui furent administrés au Roi-Soleil, nous pouvons bien dire que la physiologie du temps commandait, jusqu'à un certain point, cette médication cathartique.

La Révolution a éclaté, la guerre a déchiré l'Europe, s'est poursuivie sous Napoléon, et a duré 22 ans, presque sans interruption. Au romantisme de la politique, se superpose le romantisme de la littérature. Et, brochant sur le tout, on aperçoit le romantisme de la pathologie. La maladie change d'allure.

« Aussi bien, écrit M. Sendrail, la révolution romantique s'étend à tout, du mobilier aux éléments. Elle n'épargne pas les corps. Un type morphologique nouveau semble alors s'imposer à la vision des artistes. Les beautés florissantes ont vu s'évanouir leur empire. La maigre Elvire et la maigre Desdemona, pâles amantes des tempêtes, ont supplanté les Philis et les Chloé rebondies des vieilles fêtes galantes. Un poète ne saurait désor-

[1] Dans le même numéro *d'Hommes et Mondes*, piquante étude sur Saint-Simon, par Henry de Montherlant, sorte de préface à une édition des fameux *Mémoires*.

mais dédier l'hommage de ses délires rimés à d'autres muses qu'à des créatures immatérielles, voire spectrales. »

Mais pourquoi ces muses étiolées, pourquoi ces joues livides ? Et ces yeux cernés et rêveurs ? Partout la mélancolie, l'aspect de la fatalité et le mystère de l'inconnu Un médecin ne peut s'y tromper : les muses sont en proie aux maladies de langueur, à la chlorose, à l'anémie, à la terrible tuberculose, à la phtisie. C'est la maladie du siècle.

Et les poètes qui les chantent, ces muses, ne sont pas mieux lotis : Millevoye, Novalis, Chopin, Maurice de Guérin, Keats, Glatigny, Jules Laforgue, « jeunes morts, poumons excavés, destins inassouvis... »

Qui a commencé des deux ?

« Le romantisme est-il l'expression poétique de la phtisie ? La phtisie est-elle le terme naturel des fièvres romantiques ? Phtisie et romantisme, en tout cas, semblent liés comme les deux faces du même phénomène, organique à la fois et affectif. »

C'est en 1819 que Laënnec, dans son *Traité de l'Auscultation médiate*, fixa la première description anatomo-clinique de la tuberculose. Et c'est en 1820, à quelques mois de distance seulement, que Lamartine publia les *Premières Méditations*.

« Ces deux grands livres ouvrent solidairement une ère pathologique et littéraire. Dès lors, les effusions lyriques alterneront avec les quintes de toux et la harpe élégiatique vibrera, comme la voix de la Malibran, entre deux expectorations mucopurulentes, entre deux hémoptysies. »

Quelle différence pourtant entre ces deux traductions du même mal ! Il est vrai que si l'on n'y superpose pas les grandes envolées du christianisme sanctifiant toutes les souffrances, romantisme et tuberculose tombent également dans le vide infini !

Et maintenant, nous arrivons à notre temps. Que diront les historiens futurs de la maladie ? Quel sera le mal du xx^e^ siècle ? M. Sendrail n'ose s'aventurer à le prédire.

« Ah ! certes, écrit-il, nos antécédents sont chargés ! Du tréponème pâle de nos aïeux de la Renaissance au bacille tuberculeux de nos grands-mères, combien de parasites ont laissé leur marque indélébile dans nos tissus et nos humeurs ! Nous souffrons encore des indigestions du grand siècle — [ceux du moins qui ont une ascendance de seigneurs, dirons-nous ici, car les paysans mouraient de faim, lisez La Bruyère !] — et croyons bien que notre physiologie (et pareillement notre psychologie, hélas !) se souvient d'avoir été à l'école des cavernes et d'avoir subi le froid des périodes glaciaires... »

Pour conclure, je pense qu'il aurait fallu ici rappeler le diagnostic d'Alexis Carrel, dans *L'Homme, cet Inconnu*. Si M. Sendrail n'ose dire ce qui sera, en pathologie, la caractéristique de notre époque tourmentée, Carrel, lui, n'a pas hésité : ce sera l'instabilité, l'inquiétude, l'angoisse débordant d'un monde que notre science moderne a fait *inhumain*. Jamais, il n'y a eu autant de fous dans nos hospices, et jamais il n'y a eu autant de demi-fous, — pour parler avec euphémisme, — dans nos rues.

M. Sendrail termine toutefois par une pensée que nous nous reprocherions de ne pas lui emprunter, en montrant l'utilisation possible de la maladie, sous toutes ses formes. Ce fut le thème de François Coppée, dans la *Bonne Souffrance*, celui de Huysmans, dans *Ste Lydvine de Schiedham*.

« Je me souviens, dit-il, d'avoir plus d'une fois reconnu, aux murs enluminés des monastères de l'Athos, et, par exemple, sur les parois de ce réfectoire de la Grande Lavra, où des fresques d'or et de nuit développent des liturgies mystérieuses comme la lumière (ce thème de la vieille iconographie sacrée, chère à la piété byzantine) : Pourquoi, le long des cimaises, ces figures cérémonieuses et tragiques ? Pourquoi ces paralytiques, ces gibbeux, ces aveugles, ces perclus, ces hydropiques qui brandissent des instruments de supplice, exhibent des plaies, étalent, comme une parure, leurs difformités et leurs mutilations ?... Ce sont les élus, martyrs, ascètes, pénitents, qui font cortège à l'Agneau, et ils attestent par leurs ulcères, et ils rendent hommage par leur chair humiliée à l'Emmanuel, qui les introduit aux jardins éternels de la Béatitude. Ainsi nous apparaissent, sur la frise du temps, les siècles, les vieux siècles meurtris, qui portent processionnellement devant eux leurs maladies, comme les attributs mêmes de leur grandeur spirituelle. Ils marchent sans lassitude, l'un suivant l'autre, vers le jour inconnu de paix et de promesse, et nulle image de gloire ne saurait plus hautement porter témoignage en faveur de notre dignité que cette longue théorie de la détresse humaine. »

Souhaitons que beaucoup de médecins aient de la maladie et de son rôle d'ascension et de réparation dans la vie spirituelle, cette conception magnifique et vraie !

IV

Nous ne sortirons pas des larges vues d'ensemble, avec M. Joseph Hours, qui traite, en historien averti de la guerre actuelle des religions, dans le monde, sous ce titre : *Dans la mêlée des religions*, (*Vie Intellectuelle* de décembre 1947).

A la suite de tant d'autres, M. Hours constate que les « temps sont aujourd'hui révolus de l'Etat national, tel que l'avait rêvé le xix^e^ siècle. »

L'ère purement nationaliste est dépassée. L'Etat nationaliste est trop étroit pour l'humanité actuelle. Pourquoi ? Parce que le pouvoir humain s'est agrandi.

Et notre historien de poser un principe fécond et juste :

« Toujours en effet, dans le passé, il y eut un rapport entre l'étendue du domaine de l'autorité et la puissance de l'homme sur la matière, son aptitude à transmettre au loin sa volonté et à en faire sentir l'effet par la présence de troupes armées. »

Considérez la cité antique : elle est à l'échelle du cabotage grec et du cercle des montagnes qui entourent la capitale. Sans doute, l'antiquité a connu de grands empires. Mais ou bien ils ont été éphémères, comme celui d'Alexandre, parce qu'ils avaient contre eux la géographie, ou bien, comme l'empire romain, ils ont été fondés sur le réseau des routes inusables construites par le génie latin, pour la circulation rapide et irrésistible des légions. Lorsque la route a fléchi, lorsque les légions n'ont plus passé, l'empire s'est écroulé. La féodalité refléta de même les possibilités militaires et géographiques du temps. Les grands Etats nationaux sont nés par le développement de la monarchie, par la concentration des forces militaires. Le colonialisme fut le fruit de l'expansion maritime, ou plus exactement le résultat du bateau à vapeur, du télégraphe et du téléphone. Les Hindous l'avaient bien

compris, quand, lors de la révolte des cipayes, en 1857, ils détruisaient les fils télégraphiques, qu'ils regardaient comme les chaînes de leur pays ! Napoléon aurait voulu faire les Etats-Unis d'Europe, contre l'Angleterre. Mais son service de transports ne lui permettait pas l'ubiquité nécessaire au dessein grandiose qu'il avait formé.

La page vient de tourner. La puissance des grands Etats s'appuie désormais sur les avions, sur la radio, sur la bombe atomique. Aussi tout change inévitablement. Ceux qui sont à portée de profiter de ces inventions — et seuls les Etats très peuplés et très riches le peuvent — se hâtent d'affirmer leur volonté ! Aussi qu'arrive-t-il ? Les petits Etats se taisent. Même s'ils chuchottent entre eux, on ne fait pas attention à ce qu'ils disent. La situation des *Etats moyens* est la plus tragique. Ils ne se résignent pas aisément à se faire simples clients et « suiveurs ». Ils se souviennent de leur grande histoire et veulent la continuer. Mais la force ? Où est-elle ? Et, sans la force, que devient le droit, sur notre infortunée planète ? M. Hours le constate :

« L'ère est ouverte, écrit-il, des Etats-continents. Deux d'entre eux occupent aujourd'hui le devant de la scène : U. S. A. et U. R. S. S. Ils sont si vastes que leur étendue ne s'est pas accommodée de la simplicité d'un seul nom. Chacun d'eux peut trouver à l'intérieur de ses frontières de quoi subvenir à tous ses besoins et se passer de contacts avec le reste de l'humanité. Entre ces deux colosses, rares sont ceux des autres peuples qui puissent aujourd'hui espérer encore prétendre même au rôle d'appoint. »

Regardons les deux rivaux : sont-ils actuellement à égalité ? Pas du tout. Il est clair que l'avantage est aux U. S. A.

« Partout la Russie est sur la défensive. De l'Alaska au Groenland, en passant par le Japon, la Corée, la Chine, la Perse, la Turquie, la Grèce, les zones d'occupation américaine en Autriche et en Allemagne, l'Angleterre enfin et l'Islande, une chaîne ininterrompue de positions d'attente, d'observatoires et d'aérodromes l'entoure et la surveille, lui interdisant tout contact direct avec le reste du monde. »

A vrai dire, c'est la Russie elle-même qui se resserre et s'enferme, on devrait dire se barricade, dans l'espace encore immense qui lui est laissé. Et si elle se bornait à vivre derrière le fameux « rideau de fer », il est probable qu'il n'y aurait pas de péril de guerre. Il n'existe pas de volonté de guerre aux U. S. A. Mais il n'y existe pas non plus une passivité à toute épreuve. La Russie sort de son espace vital pour espionner, troubler, menacer, révolutionner. Elle a partout des agents moitié bénévoles, moitié soudoyés, des amis, des sympathisants, des fanatiques. Et c'est là une des caractéristiques du drame que nous vivons.

Il n'est pas question de simple rivalité économique. Et c'est ici qu'il convient d'introduire le *conflit des religions*.

« Les mouvements qui agitent aujourd'hui les hommes et les opposent parfois en de sanglants combats ont de plus en plus un caractère religieux. En vérité, les « religions » sont aujourd'hui déchaînées. Elles sont devenues de grandes forces politiques, peut-être même sont elles en train de devenir les seules qui comptent. »

Mais de quelles religions s'agit-il ?

D'abord des anciennes religions : L'Islam est en guerre sur deux fronts : le *front juif* et le *front hindou*. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit surtout. Les deux plus fortes religions numériquement et militairement sont sans doute aujourd'hui le *communisme* et *l'américanisme*.

Toutes deux ont des adeptes dans tout l'univers toutes deux cependant ont ce que l'on peut appeler une patrie-forteresse. Le communisme a pour capitale la Russie. L'américanisme, les U. S. A. Pour les communistes du monde entier, la Russie est le champion de la révolution communiste universelle.

« C'est dans cette révolution qu'ils mettent leur espoir, et cet universalisme même de leur but, qu'ils le veuillent ou non, lui donne une véritable transcendance, en fait un but religieux. »

Transcendance, entendons-nous bien toutefois. M. Hours ne prend sûrement pas ce mot dans son sens philosophique ou théologique. Le communisme est une religion de la terre et non du ciel. Il n'est pas transcendant au sens de la recherche d'un audelà de cette vie, au sens d'une recherche de Dieu !

Mais alors quelle différence ferons-nous entre la religion communiste et la religion américaniste ?

L'américanisme, tel qu'il est professé par une quantité innombrable d'êtres humains, est aussi une religion de la terre, une religion du bien-être universel mais matériel et matérialiste et non du salut éternel, du bonheur par la chair et non par l'esprit. Seulement, tout en recherchant le bien-être, tout en vantant les vertus actives et productrices, au détriment de l'humilité et de la mortification, au sens chrétien, il garde pour le christianisme un certain respect, une sympathie discrète mais profonde. Il est moins brutal, moins exclusif à la fois dans ce qu'il affirme et dans ce qu'il nie. Tandis que le communisme a l'air de faire une aumône méprisante au christianisme, quand il daigne le tolérer, ou même lui tendre la main, comme s'il voulait le regarder de haut, lui qui se targue d'être une doctrine de science, de progrès, de vérité définitive par comparaison avec des préjugés arriérés et désuets, lui, laisse la porte ouverte. Il reconnaît volontiers qu'au-delà des objectifs de la vie présente, il peut et doit y avoir des objectifs supérieurs, transcendants — cette fois au vrai sens du mot, — et qu'il convient de laisser au moins les croyants libres d'en user.

Ici, ce n'est plus M. Hours que nous citons, c'est notre propre manière de voir que nous essayons d'exprimer. Pour nous l'*américanisme* est la religion commune de ces armées immenses d'hommes qui voient surtout ici-bas le champ des appétits matériels, le profit, l'efficience, l'organisation industrielle et commerciale, sous le régime de la libre concurrence. Comme le dit M. Hours :

« Il y a une conception américaine de la vie. Elle prêche le libre développement individuel, la défense du citoyen contre l'Etat, et, à regarder de plus près, on s'aperçoit que l'économie politique libérale et le christianisme sous forme protestante s'y mêlent curieusement en d'indéfinissables proportions. »

Le communisme par contre englobe tous ceux qui admettent une humanité devenue simple termitière, où toute initiative, toute autorité, appartiendra au chef ou au præsidium suprême. Le communisme a donc contre lui tous ceux qui ne se ré-

signent pas à cette existence anonyme, diminuée, indistincte, tous ceux qui gardent le culte de la liberté, de l'autonomie personnelle, tous ceux qui aiment leurs risques et leurs chances ! Il nous paraît impossible ou du moins invraisemblable que les hommes se résignent longtemps, même en se vautrant dans le bien-être collectiviste, — promis sans cesse mais jamais réalisé, — à la perte de cette richesse incommensurable, qui se nomme la *personnalité !* Même le chef n'aurait pas à se glorifier, dans ce régime, à n'être plus que le N° 1, au lieu d'être une « personne ».

Voici que se pose une question infiniment plus grave encore : que devient en tout cela *notre christianisme ?* Il reste toujours le même. Américanisme, communisme se disputent la terre. Le christianisme, lui, se réserve le ciel ! Il reste le refuge de tous ceux à qui le « bonheur du pourceau engraissé » ne saurait suffire. Le paradis terrestre du marxisme se heurte à deux obstacles décisifs : 1° il n'existe pas ; 2° il n'existera jamais. Il n'existe pas, puisqu'il faut, actuellement, imposer aux hommes les plus étranges sacrifices et les plus implacables consignes, pour le réaliser. Il n'existera jamais, parce que jamais ne s'éteindra au cœur de l'homme la *soif de l'infini*, que rien de temporel ne peut assouvir.

Toutefois, le christianisme se déclarera-t-il étranger au formidable conflit qui s'esquisse sous ses yeux entre ces deux « religions » ? Non, il ne restera pas neutre, car c'est pour un chrétien que le poète païen a pu dire : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne reste étranger pour moi ! » Du communisme comme de l'américanisme, le christianisme condamne les limites, les appétits terrestres, la négation de l'au-delà. Mais parce que l'américanisme est beaucoup moins négateur, moins agressif que le communisme, nous nous sentons pour lui plus d'indulgence. Le triomphe du communisme risquerait d'être la mort de la planète, qui n'a d'autre raison d'exister, à notre sens, que les possibilités qu'elle offre aux hommes de supporter leur épreuve providentielle en vue de leur salut éternel.

Ce qui inquiète M. Hours, c'est l'état divisé où reste le christianisme, c'est l'alliance trop évidente et trop paradoxale qui à l'air de s'établir entre le christianisme « orthodoxe » et le communisme. Nous en avons parlé ici-même, à maintes reprises. Nous accordons que nos frères, les chrétiens de l'Eglise orthodoxe, ne font aucune concession doctrinale au communisme athée, mais il reste ici une ombre et M. Hours la dessine de la façon suivante :

« L'Eglise orthodoxe, après les âpres luttes soutenues contre le communisme russe, paraît avoir trouvé avec lui un accommodement. A l'origine de cette attitude, il y a sans doute beaucoup de politique et un désir très naturel, trop naturel peut-être, de paix et de repos... Aussi n'est-ce pas un des plus minces paradoxes du moment que de voir l'U. R. S. S. et l'orthodoxie mener une action parallèle dans toute l'Europe slave et le Proche-Orient. Les séculaires préventions de Byzance et de Rome sont aujourd'hui plus aiguës que jamais. Et voici que, pour la première fois dans l'histoire, on voit la Russie orthodoxe tenir sous son influence les populations catholiques d'Europe centrale. Ainsi en est-il en Pologne, en Hongrie, en Tchécoslovaquie, en Allemagne même et en Autriche. Et combien y aurait-il à dire sur le drame vécu en Ukraine, en Transylvanie et dans d'autres régions encore par les Eglises de rite oriental unies à Rome ? Dans toutes ces régions, la chute des Habsbourg a été, depuis 30 ans, la chute de l'appui traditionnel du catholicisme romain. Cette situation, qui peut-être n'avait pas été prévue, a produit des effets redoutables et on comprend qu'elle attire particulièrement les regards du Saint-Siège. »

Mais il est certain (et c'est ce que ne cessent de redire nos grands chefs religieux et le pape lui-même tout le premier), que l'anticommunisme ne suffit pas. Il faut enlever au communisme son point d'appui : son souci affecté de l'amélioration du sort des masses laborieuses. Le christianisme n'a rien à apprendre du communisme, en fait d'esprit de justice et de charité. Il lui suffit d'être lui-même, de se souvenir de ses origines. Ce n'est pas le communisme qui porte l'espoir des humains, ce n'est pas davantage l'américanisme. Assurément, le bien-être matériel a plus de chances d'être répandu dans le monde par l'efficience américaine que par la propagande russe ; mais le bonheur humain ne peut se réaliser que par la fraternité, la justice, le respect de la personne humaine ; et tout cela est irréalisable sans le christianisme. L'Eglise poursuit des buts supérieurs, des buts sont religieux. Et M. Hours a bien raison de dire en terminant :

« Dans cette tâche, elle n'a pas besoin d'alliés. Pour exercer son magistère enseignant, elle a le secours de l'Esprit-Saint. Qu'a-t-elle besoin de celui des Etats ou des Ecoles ? Le peuple et l'Etat américains ne peuvent sans doute lui inspirer que sympathie. Elle ne peut cependant — et la réponse de Pie XII au président Truman l'a bien clairement fait entendre — se taire sur les graves lacunes que présente à ses yeux la civilisation américaine. Comme toute grande œuvre humaine, ce qui nous vient aujourd'hui d'Amérique, par la voie de la presse, de la technique et de l'outillage, de la radio, du cinéma surtout, présente pêle-mêle le meilleur et le pire, hélas ! bien plus facile à communiquer que le meilleur. »

Entre les U. S. A. et l'U. R. S. S., il reste la place d'une « troisième force », qui ne doit pas seulement se fonder sur le bon sens, sur la liberté, sur le socialisme ou la démocratie, mais avant tout sur le christianisme.

V

C'est en Amérique que vient de mourir un grand savant français, dont le nom mérite de devenir illustre : Pierre Lecomte du Nouy. Ce nom avait déjà été porté à la notoriété par un peintre, Jules-Jean-Antoine (1842-1923) et un architecte, Emile-André, frère du précédent, qui était aussi un archéologue distingué et fut attaché à la mission Clermont-Ganneau en Palestine, en 1873. Celui dont nous voulons parler ici était un physiologiste et un philosophe. *La Croix* de Paris a annoncé sa mort survenue à New-York, le 22 septembre 1947. Plusieurs revues ont parlé de lui, avec de grands éloges, ces temps derniers. Sans parler de la *Sélection du Reader's Digest*, qui avait, il y a quelques mois, condensé son ouvrage *Human Destiny* (1947), la *Documentation catholique* du 21 décembre 1947 a cité d'intéressants extraits de la revue *America* du 18 octobre et de la revue espagnole *Ecclesia* du même jour. Enfin, les *Etudes* de décembre 1947 donnent sous la signature de P. de Saint-Seine, une

analyse précise de l'ouvrage *Human Destiny*. C'est à l'aide de toutes ces publications que je voudrais apporter à nos lecteurs quelques détails substantiels sur la position philosophique du grand savant Lecomte du Nouy était né à Paris en 1883. Il fut d'abord étudiant en droit à la Sorbonne, mais il avait, dès le jeune âge, une curiosité universelle. En dehors du droit, les lettres, la philosophie, les sciences, la médecine le passionnèrent. Ce fut au cours de la Grande-Guerre que sa vocation scientifique se dessina. Il fit en effet la connaissance d'Alexis Carrel, qui attira son attention sur un problème dont il était lui-même tourmenté : le miracle et les guérisons de Lourdes, scientifiquement inexplicables. Lecomte du Nouy se jeta dans la physiologie en cherchant à y introduire les mathématiques, d'après les directives de Carrel. Il s'agissait, dans un grand hôpital militaire, de découvrir le processus de la cicatrisation des plaies et d'en fournir une expression mathématique. On voit le rapport intime qui existe entre ce problème et celui du miracle. Le caractère de la guérison miraculeuse est son instantanéité ; c'est parce que la cicatrisation d'une lésion, dans le miracle, est instantanée ou quasi-instantanée, qu'elle est au-dessus des lois mathématiques de la physiologie. Lecomte du Nouy réussit à résoudre le problème que lui avait soumis Carrel : il établit une équation qui tenant compte de l'âge du patient, permettait de suivre le cours de la cicatrisation et de prédire la date de la guérison complète (1917). Carrel intéressa l'Institut Rockfeller de New-York à cette découverte, et Lecomte du Nouy alla travailler en Amérique. Mais il revint bientôt en France et de 1920 à 1942, d'abord en Amérique, puis à Paris, à l'Institut Pasteur, il s'adonna à l'étude des propriétés du sang et de l'immunité des tissus. En 1942, s'évadant de Paris occupé, il retourna en Amérique. En 1944, l'université de Lausanne lui décernait le prix Arnold-Reymond pour ses trois livres : *Le temps et la Vie* (1936), — *L'homme devant la Science* (1939), — *L'Avenir de l'Esprit* (1941), qui constituaient la plus importante contribution des dix années précédentes dans le domaine de la philosophie scientifique. En dehors de ces ouvrages, Lecomte du Nouy a publié environ deux cents articles ou mémoires techniques. Mais il a condensé toute sa pensée dans le livre paru en anglais, que nous avons cité plus haut : *Human Destiny* — la *Destinée humaine*. Le physicien américain Robert Millikan, prix Nobel, n'a pas craint de dire :

« Ce livre est d'une pénétration telle qu'on ne peut en espérer de semblable qu'une ou deux fois par siècle. »

Le livre a été dévoré en Amérique où les revues l'ont signalé comme ayant obtenu le troisième ou le quatrième rang parmi les livres à grand succès des Etats-Unis.

En apportant une preuve scientifique nouvelle de l'existence de Dieu, il répondait à un besoin prodigieux des esprits de notre temps. La revue *America* a pu écrire :

« Des gens ont été convertis du crime, sauvés du désespoir, en lisant du Nouy. »

Voilà qui nous donne une furieuse envie de connaître le texte lui-même. En attendant toutefois qu'il soit traduit, on aimera à en trouver ici un aperçu aussi exact que possible, sans entrer dans les détails trop techniques.

« Les arguments de l'écrivain, dit encore *America*, sont d'autant plus frappants qu'ils sont tirés des conclusions les plus récentes de la physique des *quanta*, allant bien au-delà d'Eddington et de Millikan, dans la recherche d'une cause supra-cosmique de l'existence du monde et de son évolution. »

Cela ne veut pas dire que l'auteur ait une théologie impeccable, dès qu'il sort du domaine où il est maître. Il y a au contraire des erreurs et des insuffisances, du point de vue théologique, dans son exposé. Mais il a racheté par la foi ce que sa science ignorait, puisqu'il a voulu, avant de mourir, se réconcilier entièrement avec la religion de son enfance, la religion catholique, qu'il avait abandonnée, plus ou moins, à la suite d'une tragédie domestique. Délaissé par sa femme, il s'était uni, en Amérique, à Madame Mary Bishop Harriman, à laquelle il dédia son dernier livre « comme épouse, fidèle collaboratrice et amie, avec toute sa gratitude, son admiration et son amour. »

Lecomte du Nouy était une âme sincère. C'est sa parfaite droiture que Dieu a récompensée, à ses derniers instants. A l'hôpital Roosevelt, de New-York, le savant se réconcilia, dans les premiers jours de septembre 1947, avec l'Eglise romaine, et c'est là qu'il reçut les derniers sacrements des mains du P. La Farge, jésuite, directeur d'*America*.

« Sur son lit de mort, dit la revue *Ecclesia*, il expliqua que toute sa joie aurait été de pouvoir libérer les savants de l'athéisme et de les amener à Dieu, leur Créateur. »

Quelle est donc la « voie nouvelle », par laquelle Lecomte du Nouy veut nous conduire à Dieu ? La découverte de l'évolution a été, presque tout de suite, utilisée par certains savants comme une hypothèse permettant de se passer de Dieu. Il y avait là une grossière erreur philosophique. Qui dit évolution dit changement, mais non pas changement quelconque, il n'y a pas évolution s'il n'y a ou montée ou descente. C'est ce que Newman appelait évolution de vie ou évolution de mort. Dans les deux cas, il est impossible d'admettre une évolution sans commencement, car dans l'infini du temps, tout être fini évoluant soit en hausse soit en baisse, serait arrivé ou à l'infini ou au néant, en tout cas au repos. C'est ainsi que le principe de la dégradation de l'énergie aboutit à l'idée d'une fin inévitable, qui est l'état d'homogénéité universelle et de détente de toute énergie.

Mais ce n'est pas à ce point de vue seulement que se place *Human Destiny* de Lecomte du Nouy. Il regarde résolument les faits acquis de la science la plus moderne. Ils sont, d'après lui, au nombre de quatre : 1° la vie a commencé, voici plus d'un milliard d'années, sous la forme d'organismes extrêmement simples ; 2° cette vie a évolué constamment vers des formes de plus en plus complexes ; 3° le terme de ce long processus fut le cerveau humain ; 4° une fois le cerveau obtenu, l'évolution s'est poursuivie dans la pensée consciente, dans les idées morales et spirituelles et c'est là qu'elle se prolonge de nos jours encore.

Or, aucun de ces quatre faits n'est explicable par une science matérialiste. Donc, il faut recourir à un Dieu Créateur.

Prenez d'abord l'apparition de la vie. Le calcul des probabilités montre qu'il est impossible de l'attribuer au seul jeu du hasard. La réussite des conditions nécessaires à la vie suppose, parmi toutes les combinaisons possibles de la matière, une rencontre telle des éléments que la chance de cette rencontre était aussi voisine de zéro que possible, tant elle était infinitésimale.

Même en admettant que cette chance infinitésimale se soit réalisée, cela ne pourrait expliquer que la vie se soit mise à évoluer. L'aurait-elle fait, il serait encore plus impossible d'expliquer qu'elle ait évolué dans un sens donné et irréversible. C'est donc à la fois le fait et le sens de l'évolution qui ne peuvent s'expliquer par le simple jeu du hasard.

Ouvrons une parenthèse : le fait de l'évolution est admis à peu près universellement. C'est ce que constate notamment, dans un article d'une clarté et d'une précision admirables le cardinal Liénart, sous le titre suivant : *Le chrétien devant les Progrès de la Science* (dans les *Etudes* de décembre 1947) [2]. Parlant de la paléontologie et de ses développements les plus récents, l'éminent auteur déclare :

« Pour elle, le fait de l'évolution c'est-à-dire du passage de la vie d'une espèce à une autre, et par conséquent de l'origine animale du corps humain, est maintenant considéré comme un fait acquis. Lors des « Colloques de Paléontologie », qui ont réuni à Paris, au mois d'avril de cette année (1947), une élite de paléontologistes et de biologistes de France, d'Angleterre, d'Amérique, de Suède, tous, sans distinction de tendances philosophiques, ont été unanimes sur ce point. »

Lecomte du Nouy est donc parfaitement fondé à partir de ce fait, qu'il regarde comme l'un des mieux démontrés de la science actuelle, même si beaucoup de ses mécanismes demeurent pour nous obscurs. Mais il serait vain de s'en tenir là. Il faut essayer d'expliquer l'évolution. Or, les faits démontrent que la souche dont est issu l'homme est, en définitive, la seule qui n'ait jamais cessé d'évoluer, toutes les autres s'étant contentées d'adaptations et de transformations, qui ne sont pas une évolution proprement dite. Ainsi, on ne peut dire que l'éléphant ou le rhinocéros d'aujourd'hui soient plus intelligents ou plus « évolués » qu'ils ne l'étaient à leur apparition sur le globe. Il en est de même de l'immense armée des insectes ou des vertébrés autres que l'homme. Tout se passe comme si l'évolution avait un but, une fin, et comme si, une fois le but atteint, elle s'arrêtait dans le reste des espèces vivantes, pour ne se poursuivre que dans la branche où elle voulait réussir et où elle a réussi : dans l'humanité. De fait, on n'a jamais vu, et selon toute apparence, — sauf miracle divin — on ne verra jamais des animaux « évoluer » vers le stade humain, comme cela est arrivé pour les premiers hommes. Jusqu'à l'apparition de l'homme, l'évolution tendait à façonner cette chose unique et nécessaire : le cerveau humain, soigneusement installé dans un organisme protecteur et reproducteur : le corps humain. Tous les ancêtres de l'homme furent donc comme des acteurs irresponsables et inconscients, qui jouaient un rôle ignoré d'eux : la production du cerveau humain. Mais une fois le cerveau atteint, tout change. Voilà que l'homme fait ce qu'aucun de ses ancêtres n'avait fait, ni ne pouvait faire : il cherche à comprendre, il veut interpréter le passé, il reconstitue à sa façon le chemin poursuivi, et il le fait en prononçant le mot de toute cette immense énigme : *Dieu !* De plus, cet homme, le dernier venu des animaux, se sent libre et responsable, devant le Dieu qu'il a reconnu et proclamé. Il a l'idée d'une perfectibilité qu'il doit poursuivre, c'est-à-dire d'une évolution qui se continuera, mais dans le domaine psychique, moral, religieux. Cette apparition d'une *personne* libre, active, responsable, est un événement nouveau, dans le cours de l'évolution.

Or, tout cela est contraire aux lois de la matière inerte. Pourquoi ? Parce que, précisément la loi que nous évoquions tout à l'heure, la loi de la *dégradation de l'énergie*, qu'on appelle encore la *seconde loi de la thermodynamique*, et qui régit toutes les réactions de la matière inerte, s'oppose à l'*évolution ascendante*, telle qu'elle se manifeste dans le domaine de la vie et aboutissant à l'homme. Il s'ensuit que la raison et même le fait de l'évolution échappent au domaine de la science purement matérialiste. Si un matérialiste admet l'évolution, c'est qu'il introduit, dans la matière, subrepticement, quelque chose qui n'est pas de la matière [3]. En effet, raisonne Lecomte du Nouy, puisque le calcul des probabilités et la loi de la dégradation de l'énergie démontrent que la vie ne pouvait venir du hasard, ni se mettre à évoluer dans un sens donné, il faut donc faire appel à un « antihasard », pour orienter cette immense série de phénomènes qui constituent la vie, dans une direction infiniment « improbable », — c'est-à-dire incompatible avec le hasard — dont le résultat était le cerveau humain. Ce « antihasard », c'est ce que tous les croyants, depuis les plus lointains de nos ancêtres, ont appelé Dieu, ou la Sagesse, ou la Providence. Tout s'est passé en effet comme si, depuis la première cellule vivante, l'Homme avait été *voulu*, non pas à titre d'animal supérieur, pourvu de la parole et de l'usage des mains, mais comme un être doué d'un cerveau, d'une conscience, d'une morale, et engagé dans une évolution ultérieure, qui n'est autre que l'évolution de la civilisation universelle morale et religieuse.

L'homme, avec son cerveau actuel, ne représente nullement le terme de cette évolution. Il a encore beaucoup à faire pour arriver à ce terme, car il traverse seulement un stade intermédiaire entre un passé lourdement chargé de souvenirs bestiaux et un futur riche des plus hautes promesses. C'est cela que l'auteur appelle la *Destinée humaine*. Cette destinée est le sommet de la création visible, et c'est par là que la création acquiert un sens. Elle contient sa loi dans la loi même de son histoire. Visiblement, l'Etre qui a voulu le monde et le monde en évolution, lui a assigné une fin, et cette fin, même ceux qui ne croient pas en Dieu, sont obligés de la connaître et de la nommer : *il faut que l'humanité arrive à un état moralement parfait.* C'est cet appel à un *mieux* qui nous console du

[2] Dans une prochaine « Causerie », nous reviendrons sur cet important article.

[3] C'est ce qui arrive aux communistes qui déclarent professer le matérialisme *dialectique*, ce qui revient à dire un matérialisme à sens unique, un matérialisme finaliste, un matérialisme qui n'est plus matérialiste.

mal actuel, que l'on retrouve jusque dans les déclamations les plus frénétiques et les plus attristantes des « matérialistes ». Mais pour qui réfléchit, la loi de cette marche vers l'homme parfait tient en deux mots : tout ce qui tend à faire régresser l'homme vers l'animalité, à replacer l'homme sous la dictature du corps, est contraire à la volonté directrice de l'évolution, au sens de la création, comme aurait dit Bergson, et se nomme le *Mal.* Et tout ce qui tend à élargir le fossé entre l'homme et la bête, tout ce qui tend à faire évoluer l'homme spirituellement, se nomme le *Bien.* C'est pourquoi, précisément, Bergson déclarait que seuls les grands mystiques catholiques sont allés « dans le sens de la création ».

Pour Lecomte du Nouy, notre principal instrument de progrès, c'est la conscience morale. La tentation, l'épreuve remplace la loi de sélection naturelle, qui fut celle de l'évolution avant l'apparition de l'homme. Dans la mesure où l'homme résiste à la tentation — retour à l'animalité — et à l'épreuve — tentation de faiblesse, de découragement, d'orgueil et de révolte — il progresse et acquiert la dignité humaine. Dans la mesure où il lui cède, il s'élimine lui-même de l'évolution en prouvant qu'il n'est pas capable ni digne de contribuer à la marche ascendante commune.

Ce que nous pourrions, du point de vue théologique, reprocher de plus grave à cette magnifique synthèse, c'est qu'elle suppose que l'homme est en marche vers un sommet qu'il ignore, alors que ce sommet est connu, et qu'il se nomme Jésus-Christ. On ne dépassera pas Jésus-Christ. On n'ira pas plus haut ni plus loin que son saint Evangile. Mais cela même entre admirablement dans la synthèse si puissante de Lecomte du Nouy. En effet, il admet que l'évolution démontre un Dieu, dont la volonté a posé le but qu'elle devait atteindre et les chemins qu'elle suivrait. Il admet d'autre part, qu'à partir de l'apparition de l'homme, le sens de l'évolution devait être connu des acteurs de cette évolution : les êtres humains. Or, la théologie catholique enseigne que Dieu même a révélé à l'homme, par degrés, ce qu'il devait savoir pour poursuivre sa marche vers l'idéal de la perfection, et que cette révélation a eu son sommet en Jésus-Christ. Nous avons appris ainsi que Dieu n'est pas seulement Sagesse, mais Amour, et nous avons trouvé en Jésus le Guide suprême de notre progression vers la perfection morale, vers la sainteté. Les saints sont les agents les plus hauts de l'évolution humaine, tout comme les matérialistes athées en sont les pires adversaires.

Après une analyse serrée du livre de Lecomte de Nouy, le P. de Saint-Seine conclut :

« Arrivé à la dernière page d'un pareil livre, il est impossible d'échapper à une évidence. Pour un biologiste d'aujourd'hui, de la valeur intellectuelle et morale de Lecomte de Nouy, le fait de l'évolution, avec la vision de l'univers qu'il sous-tend, bien loin d'être un obstacle à la foi en Dieu, constitue au contraire la preuve rationnelle la plus valable de son existence. P. Lecomte du Nouy n'a pas pris un raccourci vers la vérité ; il l'a cherchée de toute son âme et de toute sa science, pendant une vie entière. Dans l'ordre des causes humaines, c'est sa vision de l'évolution qui l'a conduit à la vision de Dieu. »

Souhaitons une prochaine édition française de cette ouvrage. Ce sera la meilleure des réponses aux prétentions d'un certain matérialisme contemporain, fort arriéré en se croyant très avancé !

VI

Il ne reste que fort peu de place pour parler du numéro entier consacré aux « *Prestiges de l'Inde* », par les *Cahiers de Culture comparée pour un Humanisme sans frontières* (Editions *Univers,* à Lille, 11, rue des Frères-Vaillant). Ce numéro est fort intéressant et semble très opportun. L'Inde exerce actuellement une attraction étrange auprès de beaucoup d'esprit. Il nous est arrivé de rencontrer récemment un jeune voyageur de commerce qui ne cachait pas son ferme dessein de convertir ses interlocuteurs à l'hindouisme ! Sa présomption faisait peine à voir, mais il était engoué de son sujet jusqu'à la folie. Et son cas n'est pas isolé.

On vendait beaucoup à Cannes, à cette date, de ces tout petits livrets qui ont la prétention de faire connaître les voies du salut selon la religion hindoue. Le raisonnement du jeune homme, assez peu cultivé en somme, était le suivant : « Vous admirez le Christ, pour avoir dit : « Mon Père et moi, nous sommes un ! » Eh bien ! Pourquoi ne pas l'imiter, pourquoi ne pas dire, vous aussi : « Mon Père et moi, nous sommes un ! » Toute la religion hindoue est là. Ne plus être soi ! Etre tout en Dieu, tout à Dieu, être Dieu ! »

Ce n'est pas le lieu de réfuter ici une telle argumentation. On voit assez quel bond, notre raisonneur faisait, sans s'en apercevoir, quand il disait : « Etre tout à Dieu, être tout en Dieu, être Dieu ! »

S. Paul déclare : « *Qui adhæret Deo, unus Spiritus est* (I Cor., VI, 17). Celui qui s'attache à Dieu ne fait plus qu'un esprit avec lui. » Mais c'est au même sens qu'il vient de dire, qu'en s'attachant « à la prostituée, on devient un seul corps avec elle ». L'unité ici n'empêche aucunement la dualité, voire la brutalité !

Une chose est sûre, c'est qu'il y a dans l'hindouisme des éléments hautement appréciables. René Grousset a dit le mot juste, à ce sujet, en parlant de « sublimes aspirations, mais qui ne trouvent leur réalisation que dans le christianisme. »

Mais revenons aux *Prestiges de l'Inde ;* on y trouvera de très utiles indications sur la théologie hindoue. Après une Introduction générale de M. l'abbé P. Catrice, directeur d'*Univers,* Jeannine Auboyer nous donne un aperçu de ce qu'est que l'Inde, de sa littérature, de son théâtre, de l'art indien, et du caractère religieux de la civilisation indienne. Elle expose avec exactitude le caractère déconcertant du panthéon indien. Tout cela n'a pas été, comme notre religion catholique, unifié, dégagé, harmonisé, rendu cohérent, logique, en un mot construit en véritable cathédrale. Ce qui frappe, quand on étudie les textes hindous, c'est leur état de confusion, de complexité mal définie, leur manque de liaison.

« La difficulté de déceler à quoi est due cette complexité, dit Jeannine Auboyer, découle en grande partie du fait que nous n'atteignons la matière religieuse de l'Inde qu'à travers des textes relativement tardifs, qui supposent une longue évolution antérieure et qui nous présentent un état religieux déjà fort avancé. En outre, ces textes appartiennent à la civilisation arya, donc indo-européenne, qui a largement submergé les éléments abo-

rigènes plus anciens ; il est donc malaisé de retrouver le fonds indigène local sous l'apport indo-européen et de faire la part de ce qui leur appartient respectivement. »

Louis d'Hendecourt nous offre ensuite une « initiation à la pensée hindoue », fort substantielle et nuancée. Le caractère dominant de la pensée hindoue, c'est la primauté du spirituel. Mais que faut-il entendre par là ? Il y découvre deux sens : 1° Affirmer la primauté du spirituel veut dire que l'esprit attachera plus d'importance à soi-même qu'à tout l'univers. Nous autres, occidentaux, nous sommes trop engagés dans le temporel, dans le mouvement de conquête du monde, qui est l'idéal de notre science. Nous en sommes venus, comme l'a dit Carrel, à nous créer un monde inhumain, parce qu'inhabitable pour nous, trop bruyant, trop dispersé, trop agité, pour la paix et le recueillement de notre âme. L'américanisme, au sens théologique de ce terme, est précisément cette passion de dompter la matière, mais qui asservit à la matière ! Un Bergson a vu cela et l'a dit. L'Eglise catholique a condamné l'américanisme, et tout matérialisme, d'où qu'il soit, pour préserver les valeurs spirituelles chrétiennes.

L'hindouisme est aux antipodes de cet état d'âme. Toutefois, dans l'Inde, ce ne sont pas les penseurs isolés qui se rendent compte de la relative vanité de la conquête du monde, si l'on vient à perdre son âme :

« C'est « l'Hindou moyen », écrit Jean Herbert, dont « la préoccupation dominante, obsédante », n'est pas, comme chez nous, celle des problèmes matériels (nourriture, rang à tenir, luxe, situation, retraite, rémunération du travail, rapidité des transports, sécurité des placements, santé, etc.) ou sociaux (philanthropie, lutte des classes, politique étrangère, niveau des prix, marché des affaires, industrialisation, etc.) ou même artistiques (livres théâtres, concerts, salons de peinture, etc.), mais se situe dans un « ordre purement spirituel (existence et nature de Dieu, recherche d'un maître spirituel, procédés du *yoga* (méthode d'union à Dieu) ou de méditation, etc.), tout le reste n'ayant qu'une « importance secondaire ou accessoire ».

2° Dans un second sens, vie spirituelle se rattache à spiritualité et désigne alors la mentalité hindoue, non pas en tant qu'elle s'oppose au matérialisme pratique des occidentaux, mais même à leur façon de comprendre la philosophie et de la mettre en exercice.

Supposons un de nos brillants professeurs de philosophie d'Occident. Il a découvert que ce monde de la matière est sans consistance, qu'il n'est peut-être que le jeu même de nos perceptions, une occasion pour notre esprit de disserter et de construire l'univers spirituel à sa guise. Cela n'empêchera pas notre professeur, après avoir nié l'existence réelle du monde matériel et enseigné le monisme pur, de s'attabler à un banquet copieux et de se gaver de cette matière inexistante, sous forme de mets délicats, ou de vins capiteux.

« Mais l'Hindou, dit encore Jean Herbert, verrait là une hypocrisie... Ne sera vraiment moniste, que celui qui aura réalisé le monisme dans tous les instants de sa vie, pour qui n'existera plus aucune différence entre moi, toi, lui, entre bon et mauvais. »

C'est en ce sens qu'un maître spirituel hindou, Shrî Ramahrishna, a pu dire :

« Les choses nécessaires pour arriver à la vérité sont ; une conviction ferme et le renoncement. Si on néglige le second, on est comme un homme qui déclare que les épines n'existent pas et qui se met à hurler dès qu'il est piqué par une ronce. »

Il ne suffit donc pas de dire : la matière n'est rien, l'esprit est tout ; le temps n'est rien, l'éternité est tout ; il faut conformer héroïquement sa conduite de tous les instants à cette conviction.

Le chrétien sait cela. Seulement, tout en le croyant, comme nous sentons bien, chaque jour, la difficulté de s'y conformer ! C'est le drame même de la vie ici-bas. Sénèque disait déjà : *Magna res est unum hominem agere !* — C'est une grande chose de faire l'unité dans sa vie, de vivre comme on pense.

C'est pour de telles vérités très générales que nous avons dit plus haut qu'il y avait dans l'hindouisme des parties hautement appréciables. Et c'est ce que constate aussi Louis d'Hendecourt, quand il écrit :

« Sur ce premier point du message hindou, nous, chrétiens, n'avons pas de réserves à faire. La primauté du spirituel est le centre même de l'Evangile : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Et que le salut ne soit pas affaire de spéculation, mais de pratique, de foi active, le Maître ne s'est pas contenté de le dire une fois : « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, mais ceux qui font la volonté de mon Père, qui entreront dans le royaume... » Il a multiplié les avertissements et les paraboles sur ce point. »

Cela n'empêche pas Louis d'Hendecourt de mettre à nu les défauts essentiels de l'hindouisme. A force de déclarer que tous les chemins sont bons, pourvu qu'ils conduisent à Dieu, que toutes les idoles représentent au fond le même absolu inaccessible, il aboutit à une sorte d'indifférentisme théologique et rituel, qui confond tout, en sanctifiant tout. Est-il croyable que cette multitude d'idoles apparaisse toujours aux adorateurs comme autant de portraits différents d'un même original ? Est-il possible de dire qu'il n'y a aucune importance à suivre Jésus ou Mahomet ou Bouddha ? On nous affirme que le grand Ramakrishna « se soumit à de nombreuses disciplines religieuses successives, y compris les voies différentes par lesquelles l'Hindou s'approche de la divinité. Il se fit également disciple du Christ et aussi de Mahomet. Il chercha la vérité dans toutes les religions. »

Mais l'illusion d'un tel éclectisme est justement de croire qu'il suffit d'*essayer* le christianisme pour être chrétien. Pour être chrétien, il faut se donner sans esprit de retour. Et dès lors, la route est finie ! L'hindouisme éclectique n'est qu'une équivoque.

L. CRISTIANI.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — L'*Ami* pourrait-il nous renseigner sur une propagande qui s'exerce en Afrique du Nord auprès de nos chrétiens pour les engager à donner leur nom et à adhérer à une association religieuse qui prétend unir les vieilles religions hindoues et le christianisme dans une sorte de syncrétisme dont l'origine est aux Indes et qui s'appelle

« la Mission de Ramakrishna » ? Très active dans nos régions, cette propagande touche et émeut un nombre assez important de fidèles.

R. — Nous nous sommes adressé à un missionnaire catholique vivant en pays hindou, qui nous a fait parvenir la réponse ci-dessous.

La Mission de Ramakrishna

I. *Les fondateurs.* — La Mission de Ramakrishna est une Mission hindoue établie par Swami Vivekananda (disciple de Ramakrishna) il y a quelque cinquante ans dans le but de promouvoir la doctrine hindoue en lui attribuant une similitude ou une identité avec la mystique chrétienne.

Ramakrishna, d'abord connu sous le nom de *Gadadhar Chatterji* et dans la suite sous celui de Ramakrishna Paramakanisa, était né à Hoogly, district du Bengale, en 1834. Nous savons peu de chose du début de sa vie jusqu'au moment où il fut désigné comme un des prêtres assistants au temple de Dakshineswara. Il fut pris alors d'une *passion religieuse* pour la contemplation et d'amour pour le Dieu inconnu. Très souvent, par suite de sa tension mentale continuelle, il devenait inconscient et vivait dans un état de continuelle extase religieuse.

Il devint dans la suite un homme « d'esprit peu sain » d'après Max Muller. — Un autre auteur dit à son sujet : « A parler franc, Ramakrishna Deva, la dernière acquisition du Panthéon hindou, fut un ascète à demi fou, sans culture, mais doué de quelque talent poétique et d'une influence personnelle *magnétique* ». — Son plus fameux disciple, Swami Vivekananda, dit qu'il avait deux sortes de conversation :

« Il était un merveilleux mélange de Dieu et d'homme. Dans son état ordinaire il parlait de lui-même comme d'un serviteur de tous les hommes et de toutes les femmes. Il les considérait tous comme Dieu. Il ne voulait jamais qu'on le regardât comme *guru* ou maître. Jamais il ne réclama pour lui-même une haute position quelconque. Mais de temps en temps il avait d'étranges accès d'intuition de Dieu. Alors il parlait de lui-même comme s'il avait le pouvoir de tout donner à tout le monde. Il parlait de lui-même comme de la même âme qui était auparavant née sous le nom de Rama, de Krishna, de Jésus ou de Bouddha et maintenant sous le nom de Ramakrishna. Il disait à Mathuranatha, longtemps avant d'être connu de personne, qu'il avait de nombreux disciples qui viendraient bientôt à lui et qu'il les connaissait. Il disait que, de toute éternité, il était libre, et que les travaux et les luttes qu'il avait à soutenir au sujet de la religion n'étaient que pour montrer aux hommes le chemin du salut. Il avait tout fait pour tous. Il disait qu'il était une incarnation de Dieu lui-même. » (*Ramakrishna*, p. 58).

Swami Vivekananda, appelé d'abord *Narendas Nath Datta*, naquit d'une noble famille à Calcutta, en 1862. Il fut élevé dans un collège chrétien à Calcutta. Quelques années après, il devint professeur dans l'Institution métropolitaine établie par Vidyasagar et là il essaya de prouver la sainteté de l'Hindouisme par divers arguments (*Hindou Examiner*, p. 603). Mais quelque temps après, il fit la connaissance de Ramakrishna et cet événement décida de la direction de sa vie. Après avoir été quelque temps sous la direction de Ramakrishna, il alla dans l'Himalaya et y vécut dans la solitude pendant environ six ans, s'assimilant et repensant les audacieuses absurdités de Ramakrishna, son maître vénéré. Lorsque en 1893 le Parlement international des religions siégea à Chicago, il y fut envoyé pour représenter la religion hindoue. D'après certains écrivains il fit là quelque impression, plus par son éloquence, sa personnalité étrange et son costume pittoresque que par sa nouvelle présentation de l'Hindouisme. En janvier 1897, il revint aux Indes avec quelques disciples et il se mit à introduire chez les Hindous des institutions religieuses et charitables comme il en avait trouvé chez les chrétiens : monastère, hôpitaux, abris pour ceux qui souffraient de la famine. Il mourut le 4 juillet 1902 d'une mort prématurée, âgé de 40 ans.

II. *La doctrine.* — Elle fut systématisée par Swami Vivekananda comme étant la quintessence de l'enseignement de son maître. *a)* L'âme humaine est vraiment divine ; *b)* Donc, c'est une calomnie et une faute de dire qu'une créature humaine puisse être coupable de péché ; *c)* Donc tous les hommes sont des saints et des Dieux ; *d)* Donc toute affirmation d'un homme sur Dieu est légitime et vraie ; *e)* Or comme la religion n'est autre chose que l'idée de l'homme relativement à Dieu, et comme toute religion existante est l'idée et l'expression extérieure de quelque âme humaine, il s'en suit logiquement que toutes les religions sont vraies et bonnes ; *f)* Donc tout homme doit rester dans sa religion.

Cette doctrine est fondée sur le faux principe que « toute chose est une émanation de Dieu » ; et que, par conséquent, notre âme est divine. Il est donc clair que l'ensemble du système de Vivekananda est un amas étudié et subtil de faux raisonnements. Sir Monier Williams fait à cette occasion les remarques suivantes : « Cette doctrine, si on la pousse à ses dernières conséquences, doit conduire à la négligence de tous les devoirs, religieux et moraux, de toute activité, physique et intellectuelle et de toute culture personnelle. Si toute chose est dieu, vous et moi nous devons être un dieu. Pourquoi faire des efforts pour l'avancement de soi-même ou pour le bien des autres ? Tout ce que nous avons doit être propriété commune. » (*Hindouisme*, p. 206).

III. Relativement à l'*histoire*, Swami Vivekananda a un critérium qui ne peut servir de règle en cette matière. Car la superficialité et l'audace semblent être ses notes caractéristiques. Par exemple, il fait cette remarque : « La civilisation hindoue, étant donné qu'elle provient de la plus ancienne et de la plus noble des religions, est bonne, belle et spirituelle dans tous ses détails... La nation hindoue est une nation spirituelle... Les nations européennes et la civilisation occidentale sont grossières, matérielles très fortement dégradantes pour l'Hindou. Il est de la plus haute importance que tout Hindou fasse tout ce qui est en son pouvoir pour défendre sa religion et sa civilisation et sauver la civilisation hindoue du poison des méthodes et de l'éducation occidentales. » Farquhar dit à ce propos :

« Vivekananda n'a aucune notion de l'histoire, il est prêt à rééditer l'histoire complète de l'antiquité en un paragraphe, à démontrer en une phrase que la Chine, en Orient, que la Grèce et Rome, en Occident, doivent toute leur finesse philosophique et toute leur pensée spirituelle aux maîtres de l'Inde ancienne. Il étudia pour en

appeler à l'histoire contre son éducation occidentale ; mais dans ses écrits on ne trouve pas la moindre réflexion sur la précision et la recherche minutieuse qui sont le vrai souffle vital de l'érudition moderne. » (*Modern Religion Movement in India*, p. 204).

Dans les matières religieuses et philosophiques, son incompétence est également évidente. Le journal *Hope*, en 1897, dit de lui :

« Ceux qui veulent trouver une pensée profonde ou une vaste érudition dans la dernière production de Swami Vivekananda à Calcutta éprouveront un désappointement. La conférence manque d'unité et de force et l'on doit avouer... qu'un examen de cette conférence ne nous rend pas plus éclairé pour une intelligence correcte et compréhensive du Vedanta. La conférence ne paraît avoir été ni bien pensée, ni bien exprimée. »

IV. *Condition présente de la Mission Ramakrishna.* — En 1912, la Mission Ramakrishna fut décrite, comme il suit, par Farquhar qui cite le *Hindu Patriot :*

« L'œuvre de la Mission Ramakrishna a grandi lentement depuis la mort de Vivekananda. Elle n'eut point les résultats qu'on aurait pu attendre de l'enthousiasme énorme qui accueillit le Swami à son retour d'Amérique. Il invitait ses compatriotes à servir, à se sacrifier pour l'Inde. Si les milliers d'hommes qui l'acclamaient avaient répondu à son appel, l'œuvre aurait bientôt atteint de très grandes proportions : mais la vérité, c'est que l'ancien Hindouisme n'apprend nullement à servir et tout ce que l'Hindou moyennement cultivé réclame, c'est de trouver quelqu'un qui lui assure que l'Hindouisme est aussi bon que le Christianisme et qu'il n'a pas besoin de devenir Chrétien. Après avoir entendu cette affirmation au milieu des fanfares qui accueillirent Vivekananda à son retour d'Amérique, l'homme de la rue poussa un soupir de soulagement et retourna à sa vie végétative. Pour un Hindou ordinaire l'appel de Vivekananda à un sacrifice de soi-même pour servir n'était qu'un de ces appels ennuyeux qu'ils avaient entendus si souvent de la part des missionnaires ou de la part des Brahma de haut rang et ils ne lui accordaient pas plus d'attention. Un bien petit nombre répondit et c'est ce petit nombre qui continue l'œuvre. Il y a maintenant cinq monastères ; Belur, près de Calcutta, Bénarès, Allahabad, Mayavati, dans les Himalayas, et Bangalore. Ces institutions ont été créées pour la résidence et la formation des Sannyasis. La mission entière est gouvernée par celle du monastère de Belur. »

Actuellement (1947), la « Mission de Ramakrishna » a plus de 14 séminaires ou collèges religieux dans l'Inde. On les appelle *Ashramas* ou *Mathas ;* c'est là que sont formés de jeunes missionnaires Hindous. Ils sont envoyés ensuite afin de répandre l'Hindouisme aux Indes, au Japon, en Chine et en Europe. Il y a plus de 15 centres de la Mission Ramakrishna en Amérique du Nord. Pour ce qui regarde l'Europe, la Société a des centres en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en France.

* *

Conclusion. — Leur méthode de prêcher consiste à présenter les anciennes croyances hindoues parées d'une apparence chrétienne. Ils prétendent donner une orientation rationnelle et chrétienne à leurs anciens dogmes. Pour le faire d'une façon plus efficace, ils laissent tomber bien des doctrines qui sont évidemment peu rationnelles et ne s'attachent qu'aux doctrines *mystérieuses* qui peuvent impressionner les *intellectuels ;* ils ne les expliquent point dans leur sens « traditionnel », mais leur donnent une forme chrétienne. C'est pourquoi l'on peut dire que leur doctrine ou leur système est un éclectisme où ils rassemblent ce qui leur paraît le meilleur dans l'Hindouisme et le Christianisme. C'est ce qui explique comment bien des gens simples sont facilement trompé par eux. Il serait donc bien imprudent d'inviter ces gens à faire des conférences à un auditoire qui n'est pas très versé dans l'Hindouisme. Ils peuvent faire beaucoup de mal.

Q. — Une dame divorcée a vécu en compagnie d'un homme pendant quatre ans. La dernière guerre a mobilisé ce dernier. La dame a vécu depuis, sous le même toit et à la même table, avec un autre homme célibataire.

Cette dame demande à se confesser et à communier. Je lui déclare que je pourrais à la rigueur l'absoudre, car divorcée, elle ne songe pas à se remarier, mais que je ne puis l'admettre à la Ste Communion d'une manière publique, car ce serait une cause de scandale. Elle m'assure alors qu'elle ne fait pas lit commun avec l'homme ; et celui-ci, venant me trouver, m'affirme de son côté que cette personne est seulement sa domestique.

Je lui réponds qu'on fera difficilement accepter qu'une divorcée qui a déjà vécu avec un autre homme, ne soit et n'ait été que la domestique de ces deux hommes. Je permets seulement à la femme, si vraiment il n'y a aucune culpabilité, d'aller communier dans une paroisse où elle n'est pas connue.

Que pense l'*Ami* de ma manière d'agir ?

R. — On doit refuser les sacrements aux personnes dont l'indignité est publique et qui se présentent publiquement. Mais on ne doit et on ne peut opposer ce refus que si cette indignité est notoire et manifeste De simples soupçons, plus ou moins motivés, ne suffisent pas. Appliquer, en effet, une mesure aussi grave que le refus des sacrements, dans le cas d'un délit qui n'est que douteux, serait nuire injustement à la réputation du prochain, en confirmant d'une manière téméraire des jugements insuffisamment fondés.

L'indignité de la personne au sujet de laquelle on nous consulte, est-elle notoire et manifeste ? A nous en tenir aux données qui nous sont fournies, il ne le semble pas. Le fait que cette dame soit divorcée ne prouve pas, *par lui-même*, qu'elle soit actuellement concubinaire. En admettant même qu'elle ait demandé elle-même le divorce et qu'elle ait été coupable en le sollicitant, ce qui ne ressort pas de la consultation, cela ne veut pas dire qu'elle soit actuellement en mauvaises dispositions. « Elle ne songe pas à se remarier » : elle ne se trouve donc pas, à ce point de vue, dans un état de péché. Tout au plus, devra-t-on lui demander de manifester devant quelques témoins, son regret d'avoir demandé le divorce, si vraiment c'est elle qui a fait cette demande. D'autre part, il est bien possible que cette personne ait besoin de gagner sa vie et, dans ce but, de se placer comme domestique. Ce n'est pas parce qu'elle a été au service de deux hommes successivement, le premier avant dû partir par suite de la mobilisation, qu'elle doive être nécessairement accusée de concubinage : cela n'indiquerait-il pas, au contraire, qu'elle n'était pas attachée d'une manière illégitime au premier et qu'elle cherche simplement à gagner son pain ? L'affirmation, tant de la fem-